

# L'ENVERS DU MONDE

nouvelles

Aix-Marseille Université  
Oh les beaux jours!



# L'ENVERS DU MONDE

# L'ENVERS DU MONDE

nouvelles

## LE MOT DU PRÉSIDENT D'AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ

L'Envers du monde, tel est le nom de l'un des romans de Thomas B. Reverdy qui a servi de source d'inspiration et de commande d'écriture au concours de cette année. Engageant à renverser le cours des choses, à retourner le monde comme un gant ou bien à examiner l'ombre portée des réalités, l'appel poétique de ce titre a lancé une centaine d'étudiants dans un exigeant travail de langue et de fiction. Sûrement ce titre est-il venu cristalliser le faisceau d'inquiétudes qui est désormais le lot et le fardeau d'une jeunesse à l'épreuve de nombreuses crises. L'Envers du monde ouvrirait cependant tout aussi bien vers la promesse d'une utopie et de possibles réenchantelements que certains ont entendue. Quoi qu'il en soit, ce concours a révélé une nouvelle fois le désir ou même le besoin de création des étudiants. Opportunité de témoigner de notre présent en le réinventant par le biais d'une histoire, d'une poésie ou d'une BD, il stimule un travail à la fois imaginatif et rigoureux en termes de construction. Choix du sujet, fabrique du processus narratif, construction des personnages, cisèlement des répliques sont autant de chantiers où se mettent nécessairement en jeu les techniques de la composition tout autant qu'un regard sur le monde.

Attentif à chaque texte, l'écrivain Thomas B. Reverdy fut un remarquable président du jury. Il a su faire des retours très précis à chacun des dix lauréats avec une grande attention pédagogique et dans une véritable égalité des intelligences, d'auteur à auteur. Remerciements à Fabienne Pavia, codirectrice du festival Oh les beaux jours! qui anima avec une grande intelligence sensible cette soirée<sup>1</sup>, sans oublier Ayoub Baghdad Brahim pour sa fine interprétation du texte arrivé en tête. J'adresse mes plus sincères félicitations aux heureux lauréats et toute ma reconnaissance à la direction culture et société pour le soin apporté à chaque étape de cette aventure qui permet de faire société autour de la passion de l'écriture.

1. La Criée, Théâtre national de Marseille, mercredi 22 mai 2024.

## LE MOT DU PRÉSIDENT DU JURY

Le poète Pierre Reverdy, dont je ne suis pas le descendant mais seulement le lecteur ébloui, écrivait, dans le texte tiré de sa conférence de 1950 « Cette émotion appelée poésie », que le poète est ce jeune homme ou cette jeune femme « entre 15 et 20 ans, qui découvre à la fois des amis et des livres. Par les uns, il fait l'apprentissage de la vie ; par les autres, il apprend l'existence au monde d'un mystère ». On peut entrer en littérature sur le tard, c'est le cas de Stendhal, et c'est souvent un art de la maturité, qui gagne à vivre ce qu'on aura à raconter. Pourtant, c'est en effet souvent un art qu'on pratiquait déjà, jeune. C'est un art pauvre, qui ne nécessite que de penser, de rêver, de chanter, de jouer avec les mots, qui n'a besoin que d'un papier et d'un stylo. Adolescent ou jeune adulte, il me semble qu'on le pratique même avec une certaine urgence, en y mettant toute la force de sa sensibilité, avec le sentiment que si on n'arrive pas à exprimer les êtres et les choses, elles vont mourir, disparaître. Le temps passe si vite, où l'enfance enfuie s'est déjà perdue. Les émotions sont si intenses, la première fois qu'on les reçoit en plein cœur comme des coups.

J'ai moi-même participé à ce genre de concours de nouvelles, organisé par l'université où j'étudiais à Paris. Éric Holder était venu me remettre un prix, à moi aussi, et m'encourager à écrire, à vivre et à écrire pour rester disponible, ouvert aux émotions, sensible, attentif même à celles qui font mal, et les écrire non pour s'en guérir, mais pour les affronter ou les rendre belles, pour s'en souvenir toujours et composer avec elles une œuvre qui ne sera jamais, finalement, qu'un portrait mouvant de nos peines et de nos joies humaines, de nos espoirs et de nos luttes.

J'étais très touché qu'Aix-Marseille Université me propose à mon tour, bien des années plus tard, de lire les nouvelles que vous allez découvrir dans ces pages. Elles manifestent toutes une grande sensibilité et un certain courage. Oui, un certain courage. Celui de se lancer, de dire ce qu'on ressent, et de le dire devant les autres, de leur livrer, et de se mettre à nu dans des pages qu'on adresse même à des inconnus,

d'inventer une forme sans avoir peur des modèles, d'assumer aussi qu'on est de ce camp-là, des poètes, des sensibles, des imaginatifs, de ceux qui osent s'amuser avec les mots sans avoir peur qu'ils disent toujours un peu plus que les choses, de ceux qui prennent plaisir, même dans la douleur, à inventer une histoire qui dit toujours de nous un peu plus que nous-mêmes.

Bravo à elles et eux ! Qu'ils et elles continuent donc à écrire et à nourrir dans leur cœur ce vivier d'émotions fécondes. Leur vie n'en sera que plus riche.

Thomas B. Reverdy

Président du jury du prix Écriture et Création 2024

Thomas B. Reverdy, agrégé de lettres modernes en 2000, enseigne dans un lycée de Seine-Saint-Denis. Ses premiers romans forment un cycle poétique sur le deuil, l'amitié et l'écriture. *L'Envers du monde* (Seuil, 2010) est un polar philosophique dans le *New Yorkpost* - 11 septembre, *Les Évaporés* (Flammarion, 2013) s'intéresse aux disparus volontaires au Japon et *Climax* (Flammarion, 2021) revisite le roman d'aventures avec une perspective environnementale. Son dernier roman, *Le Grand Secours* (Flammarion, 2023), nous plonge dans le quotidien d'un lycée de Bondy, un jour d'émeute.

## LE JURY

Remerciements aux membres du jury ayant accepté de participer à la quatrième édition du prix Écriture et Création Robert Fouchet.

Président  
Thomas B. Reverdy, romancier

### Membres

Quentin Acquatella, vice-président étudiant, étudiant en master 1 informatique – faculté de sciences – AMU\*  
Thomas Alexis, étudiant en master 2 management et droit des organisations et manifestations culturelles – Institut de management public et gouvernance territoriale (IMPGT) – AMU  
Nadia Champesme, codirectrice de l'association Des livres comme des idées et du festival Oh les beaux jours!  
Fanny Clain, conservateur, directrice adjointe du service commun de documentation (bibliothèques universitaires) – AMU  
Chantal Guittet-Durand, directrice culture et société – AMU  
Romain Jacquet, étudiant en attente d'inscription en thèse – ALLSH – AMU  
Agnès Loudes, directrice déléguée du théâtre Antoine Vitez (Aix-en-Provence)  
Laure Maille, directrice du service commun d'actions sociales et culturelles – AMU  
Nicolas Mascret, vice-président de la vie étudiante – AMU  
Laure Papon-Vidal, bibliothécaire, chargée de mission coordination et coopération documentaire – service commun de documentation – AMU  
Fabienne Pavia, codirectrice de l'association Des livres comme des idées et du festival Oh les beaux jours!  
Patrice Vanelle, vice-président de la communication, doyen honoraire de la faculté de pharmacie – AMU

\* Aix-Marseille Université

## LE PRIX ÉCRITURE ET CRÉATION ROBERT FOUCHET

Né en 2020 à l'initiative de Robert Fouchet, alors que la pandémie isolait particulièrement la communauté étudiante, le prix Écriture et création est décerné conjointement par Aix-Marseille Université (AMU) et le festival littéraire Oh les beaux jours !. Chaque année, la thématique de ce concours d'écriture, ouvert uniquement aux étudiants d'AMU, est inspirée par le titre d'un livre. Cette année, c'est un roman, *L'Envers du monde*, de l'écrivain français Thomas B. Reverdy qui a stimulé l'imagination des jeunes auteurs et autrices. Ces derniers avaient la possibilité de présenter la forme littéraire de leur choix : nouvelle, récit, journal, bande dessinée, poème, texte dialogué... Tous les genres littéraires étaient permis. Les œuvres pouvaient être individuelles ou collectives, dans la limite de trois coauteurs.

Thomas B. Reverdy a présidé le jury qui a distingué dix textes. La remise des prix a eu lieu à Marseille le 22 mai 2024, au théâtre de La Criée, lors de la 8<sup>e</sup> édition du festival Oh les beaux jours !. Les dix lauréats et lauréates ont entendu sur scène les commentaires personnalisés de Thomas B. Reverdy sur la qualité de leur production, tandis que le texte qui a reçu le premier prix a été lu par un comédien étudiant.

Ces dix contributions sont rassemblées dans ce livre, coédité par AMU et Oh les beaux jours !, offert dans une version imprimée à chacun des participants et accessible en ligne sur [ohlesbeauxjours.fr](http://ohlesbeauxjours.fr).

# PALMARÈS 2024

## 3 ŒUVRES CLASSÉES

D'autres douceurs – Lisa Sobol Premier prix	21
Les Rois des mondes – Florence Blanc Deuxième prix	31
Les masques tombent – Luca Russo Troisième prix	43

## 7 ŒUVRES NON CLASSÉES

par ordre alphabétique des auteurs

Dans des souvenirs en noir et blanc, elle danse encore – Younès Bennani	51
Voyage au cœur de l'obscurité – Gabrielle Bugeta	61
Une lueur dans la nuit – Louis-Marie Couëtoux	67
Caryotype – Camille Damez	75
Entre deux mondes – Jennifer Lequin	85
Sophia – Isma Lopez	93
À l'automne survivant – Émilien Morvant	103

PREMIER PRIX  
ÉCRITURE ET CRÉATION  
ROBERT FOUCHET 2024

D'AUTRES DOUCEURS

**Lisa Sobol**

5<sup>e</sup> année de médecine dentaire  
faculté des sciences médicales et paramédicales

J'ai menti.

J'avais promis que je ne mettrais plus son couvert à table. On m'a dit qu'il était mort, qu'il ne reviendrait pas.

Je le savais avant qu'on me le dise, car il était en retard. Et il n'avait jamais été en retard. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il ait fini son activité ou pas ; à 19h45 précisément, il s'asseyait devant son couvert. Le repas pouvait alors commencer, et la pièce s'animer.

Ce que j'aimais particulièrement, c'était préparer le dessert. Je me contentais d'agrémenter de fruits un plateau. Vous pensez bien que ce travail pouvait s'effectuer en très peu de temps. Cependant, il avait toujours insisté pour que je choisisse avec précaution les fruits et que j'explique ce choix. C'était un rituel étrange, et néanmoins plaisant. Je me fiais aux saisons, et selon mon inspiration, je commençais à remplir le panier. Je racontais une histoire, je façonnais un message, je me sentais artiste ; et tous les jours, je créais une nouvelle œuvre d'art. Je le revois, un soir, me dire : « Tu sais, si dans la nature tout est différent, c'est pour qu'on ne se sente pas seul, parce qu'on est tous différents, et il faut savoir le voir pour le comprendre. » Alors, avec patience, j'observais les fruits que j'avais sous la main. Parfois, juste avant de passer à table, il pouvait m'arriver de changer d'avis. J'attrapais alors mon manteau et sortais en pagaille, pour trouver l'élément manquant à ma création. Je préparais toujours ces corbeilles avec grand soin ; je pourrais vous décrire la plupart d'entre elles.

Laissez-moi vous parler d'un dîner du mois de mai ; d'un dessert pour illustrer une soirée. Il était maussade, jouant avec sa nourriture

plus qu'il ne la mangeait. Il avait peu parlé, alors je n'avais qu'une hâte, le dessert.

Il vous faut savoir que même lorsque nous nous disputons, ou que nous ne souhaitons pas nous parler, il ne dérogeait pas à la règle du dessert. Il se devait de me demander : « Pourquoi ? »

Ainsi, j'amenais la fameuse corbeille. Ce soir-là, je n'avais rien choisi d'extravagant, une simple coupe en terre cuite. Au centre, j'y avais déposé une pomme verte acidulée. (Je mettais toujours une pomme, mais jamais la même variété, il en existe tellement !)

Celle-ci était accompagnée de fraises, dont la couleur rappelait les murs de la pièce ; il y avait aussi une banane, et quelques dattes.

Nous n'étions que deux, pas besoin de remplir de grands récipients que nous ne finirions pas. J'apportais mon chef-d'œuvre à table. Je le vis l'observer d'abord avec désintéressement, puis ses yeux devinrent brillants de curiosité. Il tentait toujours de deviner le sens de mes créations. Je m'assis tranquillement en face de lui et attendis qu'il m'interroge.

Après ce qui me sembla une éternité, les huit petites lettres franchirent enfin ses lèvres. « Pourquoi ? » Lorsqu'il posait la fameuse question, son visage était toujours empreint d'un sourire espiègle. Il croyait pouvoir me piéger, et alors sans réponse, je me serais vue dans l'obligation de changer la disposition de la corbeille. Cela m'était déjà arrivé un jour de grande fatigue, mais finalement, mettre du cœur à l'ouvrage allégeait toujours mon cœur des tracas du quotidien.

Je souris et pris mon temps avant de déclarer : « Par quoi veux-tu que je commence ? » Il sembla hésiter puis choisit la pomme.

Je commençai donc mon exposé devant un jury quelque peu sévère.

« Contrairement à hier, tu peux observer que la pomme est d'un vert vif, et acidulée. Elle me permet de montrer la différence des jours. En effet, comme il y a des jours calmes, tristes, heureux, il y a une multitude de variétés de pommes. Aujourd'hui, tu m'as semblé terne, comme éteint, alors l'acidité de ce fruit te donnera peut-être quelque énergie. Cette pomme est entourée d'une banane, choisie pour son goût doux et sucré, comme les joies simples des choses banales qu'on tend parfois à ne plus remarquer. De fait, son goût s'efface facilement à côté de celui de la pomme, car on a tendance à oublier le bien

quand le mal nous saisit. Ensuite, les fraises ; leur couleur extravagante attire forcément ton regard. Et pourtant, dans ce plat, c'est le plus petit fruit présent. Comme quoi chaque détail compte, et la plus infime des choses a son importance. Enfin, les dattes. Très sucrées, d'une couleur brune, et renfermant un noyau. Il faut savoir tirer le meilleur de chaque chose, être capable de prendre sur soi et ne pas se laisser abattre.

Ainsi, la morale de l'œuvre du jour serait celle-ci : les jours mauvais arrivent à tous, mais ils ne peuvent être que sombres, il y a forcément de la douceur quelque part. En effet, dans ces mauvaises choses, il faut savoir percevoir le bon, comme ce noyau que tu ne peux manger, mais qui, si tu le plantes, te permettra d'obtenir d'autres dattes, d'autres douceurs, d'autres bonnes choses. »

Il m'avait regardé amusé, ému et, étonnamment, d'un air très sérieux, comme s'il tentait de me sonder. Il était toujours intrigué par cette capacité que j'avais à voir plus loin que ce qui était devant moi, à réinventer ce que mes yeux ne pouvaient que voir. Il était fasciné par mon aptitude « à partir de rien pour créer un tout », comme il se plaisait à dire.

Aujourd'hui, je n'ai pas composé de corbeille, j'ai celle de la veille dont les fruits commencent déjà à se gâter. Je l'emmène à table et attends un long moment dans le silence.

Puis, je commence à parler seule.

« Oui, pourquoi est une bonne question. Une très bonne même. Pourquoi les fleurs fanent-elles, pourquoi les fruits périssent-ils, pourquoi les vies s'achèvent-elles ?

Tu vois ces fruits ? Eh bien, le brun qui gâte leur couleur est telle une maladie qui se répand sans qu'on puisse en arrêter la course. Cette teinte sombre sonne un diagnostic, avec un mauvais pronostic : la mort semble inévitable. C'est une demande de laisser partir. C'est le symbole de l'éphémère, que rien n'est éternel, que rien ne reste figé à jamais.

Il n'est que mes souvenirs de ces chefs-d'œuvre qui perdureront, il n'est que mes souvenirs du petit homme que tu étais qui survivront.

Mon petit-fils, la vie t'a tant pris, mais tu m'avais moi, et je n'avais que toi. Je n'ai eu de plus grande joie que celle de t'élever et de m'occuper

de toi. Et dans ma mémoire, tes rires et tes sourires resteront gravés.»  
Quelques larmes s'échappent de mes yeux, et devant cette grande  
desserte rouge, je me sens bien seule.  
Je prends ces quelques fruits ternis dans un sac et pars au cimetière.  
Je me poste devant ta pierre fraîchement posée et les sors un à un.  
Il y a une poire, comme un rire d'enfant, doux et sucré.  
Une grappe de raisins, dont la multitude des grains me rappelle le  
nombre de choses que j'avais encore à t'apprendre.  
Un abricot, dont la couleur vive me rappelle l'énergie que tu mettais  
dans tout ce que tu faisais, mais toujours avec une certaine douceur.  
Bien sûr, j'avais ajouté une pomme, jaune, petite, maussade ; comme  
un jour sans toi.  
Pour l'esthétique, j'avais glissé une branche d'olivier. Comme la colombe  
qui guida Noé vers une terre de paix. Que la colombe te permette de  
partir en paix.

J'en reste cependant convaincue, il y a de la beauté dans chaque  
chose. Il suffit de changer son point de vue et de garder l'innocence et  
l'insouciance d'une âme d'enfant. C'est pour cela qu'aussitôt rentrée,  
je prends les abricots que je n'ai pas déposés sur sa tombe et me lance  
dans l'élaboration d'une confiture.

DEUXIÈME PRIX  
ÉCRITURE ET CRÉATION  
ROBERT FOUCHET 2024

LES ROIS DES MONDES

Florence Blanc

1<sup>re</sup> année en licence d'italien  
faculté des arts, lettres, langues et sciences humaines

Notre pays, à la suite des guerres et autres conquêtes, était désormais divisé en deux pôles. D'un côté, un décor fait de béton, d'asphalte, de néons multicolores aveuglants, de buildings perdus dans le ciel avec, comme fond sonore, des bruits de ville assourdissants : l'Endroit du Monde. De l'autre, une prairie à perte de vue, bordée d'une forêt luxuriante et enchanteresse, des oiseaux qui chantent, une brise légère et le doux son d'une rivière au loin : l'Envers du Monde. Et au milieu, coule une ligne épaisse et rouge, tracée à la peinture, irrégulière et dégoûtante de part et d'autre.

Nous sommes installés face à nos deux mondes et attendons que le spectacle commence. Si tant est que nous puissions nommer « spectacle » la rencontre hebdomadaire de nos deux rois. Chaque semaine, comme au théâtre, nous assistons, contre notre gré, à un face-à-face aussi pathétique que désolant. Le seul moment où les deux mondes se rejoignent et se retrouvent côte à côte. Le peuple de l'Endroit, le peuple de l'Envers. Nous ne nous aimons bien évidemment pas, et quand bien même le souhaiterions-nous, la frontière et nos souverains nous en empêchent.

Le roi de l'Endroit du Monde apparaît du côté droit. Fanfaronnant, fier et rigide sur un âne bien trop frêle pour supporter sa stature trop grosse, trop large et trop haute. Le roi dont la couronne penche bêtement et dont la cape rouge de velours cousue de fils d'or enveloppe la croupe de l'âne et traîne loin derrière lui. Sa Majesté arbore à la ceinture son éternelle épée en plastique bleue, qui racle le sol tandis que sa monture avance péniblement. Le pauvre âne semble toujours porter la misère du monde sur son dos et sur son petit crâne doux et

rond, entre ses deux grandes oreilles, la même casquette ridicule sur laquelle l'on peut lire : « I'll be back ».

— Arnold, avance plus vite ! Arnold, je te dis d'avancer plus vite, tête de cochon que tu es ! Si tu ne bouges pas ton gros derrière de fainéant, tu vas finir dans mon assiette, bougre d'imbécile !

Le roi met des coups de talon dans les flancs d'Arnold, qui encaisse avec abnégation et arrive tant bien que mal jusqu'à la frontière rouge.

Le roi de l'Envers du Monde, lui, se montre du côté gauche. Perché sur une belle jument à la robe fauve, aux cils immenses, à la crinière longue et soyeuse, il est indéniablement plaisant et magnétique. Il parade et prend son temps, sans cesse en quête d'admiration, de regards ébahis et de langues qui pendent sur son passage. La jument arrête elle aussi ses sabots à la frontière rouge et croise une patte sur l'autre en se penchant dans un salut majestueux.

— C'est bien, Élie Belle Girl, dit le roi de l'Envers.

Après avoir caressé la crinière de la jument, il relève la tête lentement, écarte ses beaux cheveux noirs de son visage et dit, d'une voix posée :

— Bonjour Dudu.

— Pour la cinquième fois, cesse de m'appeler Dudu. Je suis le roi Dudu ! crie le roi de l'Endroit. Combien de temps encore faudra-t-il te le répéter ? Appelle-moi Le Du-Duce si c'est plus simple pour ta petite cervelle, mais cesse de dire Dudu avec cet air de petit péteux !

— Pour moi, tu es et resteras Dudu. Benoît Dudu. Roi des fous et des vendus.

Les deux hommes se toisent, s'observent, fermant à demi les yeux, les mâchoires serrées, dans une attitude de Clint Eastwood chez Sergio Leone, en beaucoup moins bon. Et cela dure. Longtemps. Très longtemps. Trop longtemps. L'on s'impatiente tandis qu'un spectateur-peuple chuchote : « C'est mou, non ? »

— Qui a dit ça ? éructe le roi Dudu, faisant un quart de tour sur

Arnold qui tremble de tous ses membres. Qui ?

Il observe l'assistance de manière appuyée. Personne ne répond, nous baissions tous la tête de peur de nous la faire couper.

— Sois un peu magnanime et laisse ces pauvres âmes en paix. Supporter tes grotesques pantomimes est déjà pour eux tous bien assez.

— C'est ça, ouais, répond le roi Dudu, parcourant d'un regard torve l'assemblée. Et, faisant mine de pointer un par un du doigt des personnes au hasard, il ajoute : King Dudu is watching you, ne l'oubliez jamais.

Il se retourne vers Sofiane, le détaille de bas en haut d'un air dédaigneux et reprend :

— Bref, comment va le roitelet Sofiane ? On a cueilli des pâquerettes et bu son lait de chèvre ? On a endormi ses foules à grands coups de discours philosophico-lourdingues ? On s'est admiré dans son miroir en secouant sa belle chevelure et en lui demandant qui est le plus beau ? Ah, ah, ah ! Tocard.

— Si le ridicule tuait ses adeptes les plus vertueux, tu serais sans aucun doute le premier sur sa liste de vœux, répond Sofiane.

Tandis que le roi Dudu s'apprête à répliquer, sort de l'ombre un homme grand, imposant, à la démarche incertaine et timide. Ce visage au regard perdu et vide, nous le connaissons.

— Lenny, je peux savoir ce que tu fais là ? lui demande le roi Dudu.

— Je chasse, mon bon roi.

Le roi Dudu, agacé, tapote de ses doigts boudinés l'encolure de l'âne et prend une profonde inspiration.

— Très bien. Et tu chasses quoi au juste ?

— Des souris, mon bon roi.

- Des souris...
- Oui, mon bon roi. Des souris.
- Bah voyons ! Des souris.
- Oui, mon bon roi, des...
- Oui, eh oh, c'est bon, j'ai compris !

Le roi Dudu explose littéralement et nous sommes pétrifiés. Les colères du roi Dudu sont connues pour être noires, volcaniques et rancunières.

— Et que veux-tu que je fasse de souris, hein ? Cela fait trente fois que je te dis de chasser des hommes ! Ça n'est quand même pas sorcier à comprendre, même pour un fond de cage comme toi ! Allez, va-t'en, tu me fais bourdonner les oreilles et gronder mon cœur fragile. Et va chasser des hommes, pas des souris, tu n'es pas un chat, bordel !

Lenny reste planté là, dans une attitude de poteau électrique, la lèvre tremblante et l'œil mouillé. Nous sommes tristes pour lui tandis qu'il finit par faire demi-tour et s'éloigne la tête basse et le pas douloureusement traînant. Le roi Dudu dit en reportant son attention sur Sofiane :

- Où en étions-nous, mon vieux ? Tout va bien pour toi ? Toujours aussi à l'aise dans ton petit monde de fiottes et de pissenlits ?
- Ton incomparable vulgarité n'a d'égale que ta bêtise, et si je n'étais pas d'un caractère aussi tempéré, je m'en irais trancher la gorge de ces mots que le feu en moi attise.
- Et allez, ça continue à faire des rimes, ça joue au poète. Tu es gênant, Sofiane. Personne ne te comprend.
- Il est vrai que nous nous opposons depuis notre naissance et je me félicite de ne pas être de ton essence. Car tu es un rustre, un nigaud, le parfum âcre de la peste.
- C'est toi qui pues.
- Chaque jour, tu abaisces un peu plus le niveau et pars à la dérive, et bien loin de m'enquérir du héraut, je ne parle qu'à une endive.
- Mais oui, mais oui, dit le roi Dudu en levant les yeux au ciel. Faisons comme ça... Trêve de papotage de bonne femme : qu'avons-nous à nous dire cette semaine ?

— Je veux que tu abduques. Je veux être le roi des deux mondes. Je ne puis plus admettre tes folles critiques et que le peuple affaibli se morfonde.

— Elle est bien bonne celle-là, rétorque le roi Dudu, partant dans un grand éclat de rire. Es-tu bien sérieux Sofiane ? Mais enfin, mon pauvre vieux, j'ai eu l'amabilité de te laisser un petit bout de terrain pour que tu puisses batifoler dans tes champs et me foutre la paix, mais comment veux-tu qu'un roi de l'Envers puisse régner sérieusement ? Qui se soucie de l'Envers du Monde ? Personne, voyons ! Réfléchis. Qui s'intéresse à l'envers des choses ? Personne ! Qui met son pantalon, son slip ou sa veste à l'envers ? Personne ! Qui veut voir l'envers d'un décor ? Toujours personne ! Qui veut voir l'envers de l'univers ? Je te le donne en mille : encore personne. Je suis l'Endroit, Sofiane, et toi et ton peuple n'êtes que la pâle copie, que dis-je, l'ignoble imitation d'un monde qui t'écrase et t'humilie.

— Ton dédain n'est que le reflet de ton ignorance et, en ton sein, ne règnent que vice et souffrance.

Ces échanges continuent ainsi durant vingt minutes. Nous nous rongions les ongles et bâillons quand soudain, au loin, nous voyons s'avancer deux minuscules points noirs. Petits au début, puis qui grossissent au fur et à mesure qu'ils se rapprochent, jusqu'à ce que nous reconnaissons les reines de l'Endroit et de l'Envers : Dudeline et Sofiana. Toutes deux portent une longue robe blanche avec inscrit dessus : « Valerie Solanas is not dead » et « Florynce Kennedy forever ». Les rois sont surpris. Leurs femmes n'assistent jamais à leur conseil. Chacun les observe, l'une après l'autre, dubitatif et méfiant. Sofiana et Dudeline, parvenues à leur hauteur, s'arrêtent, silencieuses et dignes. Le roi Dudu intervient le premier.

- Que faites-vous là toutes les deux ?
- Nous sommes venues vous parler.
- Nous parler ? Et de quoi voulez-vous parler mes cocottes ? Pensez-vous que l'on cause chiffon, maquillage et bigoudis avec des rois, mes jolies ? Ah, ah, ah... Que ne sont-elles délicieusement nunuches !

Tandis que Dudu ricane, comme le roi des cons, Sofiane, lui, semble pensif et inquiet.

— Sofiana, que veut dire cette intrusion aussi malvenue que mystérieuse ?

— Dudeline l'a dit, Soso. Nous sommes venues vous parler.

Le roi Sofiane rougit instantanément.

— Sofiana, ayez la bonté de ne pas m'appeler Soso en public. Je suis tout de même le roi, et tout charmant et bienveillant que je suis. . .

— Justement, tabienveillance, nous aimerions que tu l'avales et t'étouffes avec, l'interrompt Sofiana. Nous n'en pouvons plus de tabienveillance. Ce mot barbouille tes discours et ne sert qu'à bâillonner ton peuple, l'empêcher d'être comme il est, avec ses défauts et ses travers, ses petitesesses et ses grandeurs, ses excès et sa magnanimité. Ton peuple est fatigué de tes manières tyranniquement bienveillantes. Tu muselles, entraves et empêches quiconque de s'opposer à toi avec ce simple et terrible mot: bienveillance. Ton injonction à être bienveillants nous rend fous et avides de violence. En trois mots, Sofiane : tu nous gonfles.

Tandis que Sofiana parle, le roi Dudu se tord de rire et hoche la tête en signe d'assentiment.

— Parce que tu te crois meilleur, Benoît Dudu ? intervient la reine Dudeline sèchement. Avec ton physique de babouin et ton intelligence d'huître ? Veux-tu que je révèle que dans l'intimité, tu me demandes de t'appeler Benito parce que cela t'aide à jouir ? Veux-tu que je parle de ta passion pour les chipolatas, les safaris et Michel Sardou dont tu chantes les horreurs toute la sainte journée jusqu'à me faire mourir d'effroi et de honte ? Veux-tu que je dise à la face des mondes à quel point tu n'es qu'un petit despote sans talent, sans jugeote, ignare et débile ? Je te méprise Dudu, car tu n'es qu'un pénible. Un pénible doublé d'un minable. Et les pénibles usent l'humanité, tandis que les minables la saccagent.

Sofiane lève le doigt timidement, un sourire niais collé aux lèvres.

— Moi j'aime Sartre, Tchekhov et Proust, je ne vois que des films d'auteur, j'aime le théâtre de Peter Handke et la musique de Dvořák et. . .

Sofiana le fusille du regard et rétorque :

— Ferme- la, Sofiane. Nous ne voulons plus de ton Envers et encore moins de l'Endroit. Nous voulons l'Équilibre et nous sommes venues le chercher. Peuple de l'Équilibre, opprimé et usé par les inepties et les abus de tes rois, soulève-toi et marche avec nous !

Nous ne réfléchissons pas longtemps. Nous ferions n'importe quoi pour nous débarrasser de ces deux parasites. Nous nous levons vite, plions nos chaises et disons au revoir à nos rois en faisant coucou de la main, car nous sommes tout de même des gens polis. Et nous suivons les deux reines, nos deux reines.

Les rois déçus, pris de panique, tentent de mettre en marche leurs montures respectives qui ne bronchent pas. Élie Belle Girl et Arnold se couchent côte à côte, dans un ultime élan de rébellion, tandis que Sofiane et Dudu essayent de les activer, chacun à sa manière : l'un en multipliant les caresses et les supplications, l'autre en hurlant et en frappant. . .

TROISIÈME PRIX  
ÉCRITURE ET CRÉATION  
ROBERT FOUCHET 2024

LES MASQUES TOMBENT

Luca Russo

3<sup>e</sup> année en licence de droit  
faculté de droit et de science politique

Assis dans sa Lamborghini flambant neuve, Paul vient de rentrer chez lui. Aujourd'hui, il a fait un bon score, et il aura sûrement droit à une prime le mois prochain. Il en a profité pour prendre des congés. Au programme, vacances à la plage, voyage en Amérique du Sud, en Asie ou encore au Moyen-Orient.

Il ne gagne pourtant pas beaucoup, comme il peut le voir en regardant vers le soleil. Le rendu virtuel lui permet ainsi de savoir qu'il pourra peut-être manger quelques jours de plus encore.

Cependant, il a la chance de vivre dans les beaux quartiers. De là, il a une vue plongeante sur toute la ville et la plage est d'un bleu turquoise magnifique. L'azur du ciel s'y confond presque aux heures creuses. Et le soir, le rose du coucher du soleil s'étend à l'horizon. Il peut rentrer toujours à la même heure, garer sa voiture dans le plus grand garage possible et imaginable, et entrer dans sa belle bâtisse de marbre où il retrouve sa famille.

De plus, il vient de gagner un abonné, comme il le voit tout en bas en regardant par terre. L'un de ses boulots pour arrondir les fins de mois consiste à servir de publicité dans la rue. Les gens peuvent voir toutes les marques défiler à travers Paul. Et il est heureux ainsi. Il a tout ce qu'un homme peut rêver avoir.

Ce soir, en allant jeter les poubelles, il observe la nature l'environnant et le long des lotissements, les sublimes bâtisses de marbre, de bois et de vraie pierre. Le trafic est dense. Les voitures roulent tout autour de lui. L'une d'elles vient de s'arrêter, il voit sa copine du travail, Marie, elle lui tend quelque chose qu'il semble devoir récupérer.

— Oh, c'est pour moi ?

— Oui, pour qui d'autres ? C'est le patron, il a voulu que tu aies ça en

plus de ton salaire et comme je viens de te croiser, j'en profite un peu. T'es parti un peu vite aujourd'hui, j'espère que ce n'est pas grave ?

— Oh merci ! Non, absolument pas ! Je voulais retourner voir ma famille pour leur annoncer la nouvelle. Et je rêve ! Mais ce sont les dernières, elles sont waterproof, c'est ça ?

— C'est bien ça. Tu vas faire des jaloux, elles sortent en avant-première.

Après quelques mots échangés, la voiture redémarre. Paul retire son masque et enfile le nouveau. Il voit des contrastes que l'œil humain ne peut pas déceler en temps normal, mais aussi des couleurs qu'il ne connaissait pas. Paul s'empresse alors de rentrer chez lui, il fait essayer le masque à toute sa famille.

Les enfants ne cessent de jouer avec et de rigoler en faisant apparaître divers animaux, ce qui fait vivement réagir sa femme, laquelle les engueule aussitôt. Paul renfile le masque.

— Bon, je vais le tester au jacuzzi, il paraît qu'il est waterproof, je reviens, je veux vraiment essayer tout ça, il semblerait qu'on peut voir des choses sous l'eau !

— D'accord chéri, tu n'oublieras pas de poster le plat que tu as mangé à midi, il faut vraiment faire mieux que ce qu'a fait le voisin, François, parce que sinon on risque de perdre des abonnés.

— Tu as raison, chérie, allez, je fais vite, je suis excité comme une puce !

Paul fait couler l'eau du jacuzzi et s'assied bien au fond. Il se détend d'abord, puis commence à plonger la tête sous l'eau. Il ne voit plus rien. « Ça a buggé », pense-t-il. Il retire le masque et couvre ses yeux avec une serviette. Dans la précipitation, il n'a pas pensé à laisser un masque de rechange et cela lui fait terriblement mal aux yeux, tellement ils en sont devenus dépendants. Il voit d'abord flou, cela dure cinq bonnes minutes durant lesquelles il se plie de douleur, restant allongé dans son jacuzzi. Sa vision revient finalement.

« J'arrive à voir sans le masque ? Mais qu'est-ce que... » Paul est en fait assis dans une baignoire. Il se sèche avec une serviette blanche, tout est blanc chez lui.

Il ressort voir sa femme et ses enfants. Le sublime mannequin et les sortes de poupées russes ont laissé place à des gens imparfaits, au visage

asymétrique, avec des boutons pour les petits et une peau blême pour sa femme. Paul est choqué. Jamais il n'avait vu d'imperfections dans sa vie. Il ne voit pas en haut à droite son salaire ni en bas ses abonnés. Paul se sent comme un de ces sans-abri à qui l'on a tout pris.

— Mais tu arrives à voir sans le masque ? demande sa femme.

— Oui... ça m'a bien pris cinq minutes, et j'ai eu mal et...

— Mais comment est-ce possible ? Ils disaient à la télévision qu'on était tous devenus aveugles depuis...

— Depuis la guerre, oui. Mais non, ce n'était pas vrai. Et tout ce que l'on voit en fait, non plus. Oh, ce que c'est moche !

Paul regarde au loin. Les voitures de course ont laissé place à des épaves d'avant-guerre rouillées. Les sublimes paysages naturels environnants s'avèrent constitués d'un goudron artificiel, et les arbustes sont en fait des poteaux métalliques. Paul renchérit. Il sort à la hâte de chez lui. Et il s'agenouille. Il touche le sol environnant, compare le peu d'herbes mortes présentes avec les pavés et l'asphalte. Il touche de vieilles branches mortes par terre. Paul réalise.

— Pourtant, je croyais que le toucher d'un arbre pouvait être conducteur, je pensais que l'herbe était dure et je croyais que le ciel était dégagé ! Pourquoi tout est-il si moche ? Pourquoi ?

Il se retourne sur lui-même. Ce qu'il croyait être un voisinage constitue en réalité un immeuble dont les habitants sont entassés. Il n'en voit pas le bout et ne reconnaît personne. Ils sont tous si imparfaits. Et l'air qu'il l'entoure est si lourd et pollué qu'il se perd dans ses pensées.

Paul se met à courir, il rentre vite chez lui et enfile l'ancien masque. Il souffle. Ses abonnés n'ont pas disparu. Il se prépare un bon plat pour se changer les idées et suit une recette qu'il voit sur un emballage. Les fruits et légumes sont rayonnants. Au menu du soir, des lasagnes. Paul avale une première bouchée en compagnie d'une famille. Sa femme est en fait magnifique, il est certain que ce qu'il a vu n'était pas la réalité, mais le doute le reprend alors il préfère retirer son masque pour en avoir le cœur net.

Le plat de lasagnes ressemble en réalité à une sorte de bouillie blanche empilée couche par couche. Paul retourne vérifier dans la cuisine l'emballage. Il est vide. Il n'y a aucune indication, rien. Toutes les étapes de la recette envolées. Comme toute la décoration intérieure de

sa maison en réalité. Il retourne s'asseoir au milieu de la pièce vide. La télévision est bien réelle.

— Ce que le présentateur est moche, dit Paul! Tout est moche. Et vous voyez cette guerre? Eh bien, je croyais que le nuage radioactif était multicolore, mais en fait il est gris et incolore. La fumée n'est pas multicolore comme on le pensait. Vous imaginez ça?

— Paul, tu es fou, remets ton masque, lui intime sa femme.

— Je veux faire comme papa, dit l'un de ses fils à l'allure d'un gremlin rose.

— Non! Non, tu gardes ton masque, chéri.

Paul s'approche de sa femme, il lui lance un de ses regards de tendresse puis, soudain, abaisse son masque avant de le jeter en l'air. Elle se plie de douleur, se recroqueville sur ses genoux, à tel point que ses enfants semblent s'en inquiéter et se lovent contre elle. Elle saigne du nez et refuse d'ouvrir les paupières. Paul lui pince la main. Elle écarquille les yeux.

— Oh non... Tout est désastreux.

Elle regarde par la fenêtre. Les herbes, où sont les herbes? Le bleu du ciel? Et tout ça. Elle porte son regard vers ses enfants puis vers son mari et finalement abaisse ses yeux, comme abattue.

— On est moche, hein?

— Moche, ça veut dire quoi? demande l'un de ses enfants.

— Rien, chéri, rien, répond la mère. Oui, on l'est, dit-elle à son mari. Tout l'est en réalité. Paul, tu veux bien aller me chercher mon masque? ajoute-t-elle en gardant les yeux fermés.

— Oui, oui, tout de suite.

Le reste de la soirée est écourté et tout le monde va se coucher après ça. Paul n'arrive pas à dormir, pas plus que sa femme. Et ce soir, ils n'ont plus envie l'un de l'autre. Plus rien ne leur fait envie d'ailleurs. Le goût de la réalité a pris le dessus sur le goût de leurs illusions.

— Tu dors? demande Paul.

— Non... répond sa femme.

— Tu veux bien qu'on discute?

— Discuter de quoi? On a échoué. Complètement échoué...

— Échoué quoi? On est une famille, on a un abri, on a tout ce qu'il nous faut.

— Non. On a voulu ce qu'on croyait qui était, pas ce qui est, Paul.

— Mais ce n'est pas notre faute! On a tout industrialisé, tout rendu gris, c'est vrai. Oui, notre maison n'est en fait qu'un bloc de béton moche et austère. Eh oui, peut-être qu'on roule en tas de ferraille, mais ce qui compte, c'est qu'on s'aime, non?

— ...

— Enfin, tu ne peux pas ignorer la réalité. D'autres n'ont pas nos chances et...

— Pendant que tu débarrassais, j'ai fait un tour, Paul.

— Comment ça? Quoi? Qu'est-ce que tu as vu?

— Le parc qu'on visite habituellement. Il est peint tout en blanc. Il n'y a rien de beau ici. Et les centres commerciaux en fait, ils ne vendent rien. On n'a acheté que des choses virtuelles. On nous a appris que les choses qu'on achetait n'étaient pas forcément solides. Mais c'est faux, tout est faux. On ne possède rien, Paul.

— Et le paysage? Tu n'as rien trouvé?

— J'ai dû rouler à l'autre bout de la ville pour voir la plage. Elle est réelle, mais ce n'est qu'un tas d'ordures, il n'y a que des ordures, Paul.

— Mais ils l'ont pourtant interdite à cause des requins...

— Quels requins, Paul? Avons-nous mangé ne serait-ce que du poisson en vingt ans de vie commune?

— Bon, et la viande, elle vient bien des...

— Laboratoires? Paul, rien n'est vrai. Laboratoire, en fait, ce n'est pas un mot pour l'élevage; si ça se trouve, c'est créé de toutes pièces, comme tout ce que l'on voit!

— Nous, on est vrais, chérie, on est une famille. Je peux te certifier qu'on n'a pas été créés par une machine, nous.

— Oui, mais non. Tout ce que j'ai vu de nous était si... Et ce que je vois est si... C'est comme si j'étais avec des étrangers et...

Elle se met à pleurer. Paul la serre alors dans ses bras, dans l'obscurité complète. Il ne voit que sa chevelure éclairée par un rayon de lune. Après un moment, ils s'endorment.

\*

\* \*

Le lendemain, quand Paul se lève, il a la surprise d'être seul avec ses enfants. Sa femme vient de partir, un samedi après-midi alors qu'elle ne travaille pas. Paul a compris.

Il s'avance vers le soleil pour se réchauffer tant la douleur de ce qu'il pressentait l'envahit. Il reste là, de manière pensive, à attendre. Il a ouvert la fenêtre de la baie vitrée à la verticale. Et quelque chose se révèle en lui. Tout ce qu'il a vécu est faux. Si sa femme vient de le quitter, cela veut dire que les autres ne l'aiment que pour ce qu'il représente, et non pour ce qu'il est. S'il fait semblant chaque jour, rouler en grosse voiture (qui n'en est même pas une finalement), c'est pour être quelqu'un. Et il le croit vraiment en son for intérieur. Tout cet argent dépensé, toute cette volonté de plaire à travers les réseaux sociaux, c'est en fait pour combler le vide d'une vie qui n'a jamais été réelle. Paul s'est créé un personnage. Paul n'est pas Paul. « Les gens autrefois étaient eux », pense-t-il. Il avance sur le balcon et s'assied sur la rambarde. « Je ne suis pas moi, se dit-il, je suis ce que les autres veulent que je sois... »

Paul remet son masque et il s'envole dans les nuages parmi les oiseaux. Le masque indique qu'il dort... Cette information lui fait gagner un abonné de plus.

DANS DES SOUVENIRS EN NOIR ET BLANC,  
ELLE DANSE ENCORE

Younès Bennani

3<sup>e</sup> année en licence de lettres modernes, parcours écritures  
faculté des arts, lettres, langues et sciences humaines

Il arrive parfois qu'on retrouve des bribes de vie d'avant, par intermit-  
tence, au détour d'une discussion, petite flamme qui vacille, odeur qui  
rappelle quand marmot on barbote, quand bambin on rigole, quand  
petit on s'éprend. Moi, je n'ai pas ces bribes, ces rappels, ces détours.  
Je n'ai pas eu d'enfance, car je n'en garde pas trace. L'enfance est un  
souvenir d'enfance.

Mon passé n'est fait que de mots et d'images, on me l'a raconté, mais  
je ne l'ai pas vécu. Oui, j'ai oublié comment me souvenir. Les gens  
en sont étonnés. Ça pourrait faire un roman, une histoire banale et  
intime, donc universelle, d'après ce qu'on dit.

Les photos sont le seul moyen que j'ai d'accéder à mon enfance. Je les  
vois comme des souvenirs miniaturisés dans lesquels on se plonge, qui  
ravivent des émotions qui n'ont peut-être jamais existé. Affalé sur le  
canapé, je regarde ces photos de moi, de mon frère, de mes parents,  
de mes oncles, de mes cousins... C'est l'album familial qu'on feuillette  
en regrettant le passé et en souriant face aux bébés, petites poupées  
qui paraissent au détour d'une page. C'est un album sans pages, que  
je feuillette sur mon téléphone.

Ces souvenirs miniaturisés sont des clichés, au sens littéral. Des  
moments figés qui ont perdu de leur éclat, qui aujourd'hui, au mieux,  
rappellent un passé révolu. Maintenant, il faut aller de l'avant, inven-  
ter, vivre de nouvelles choses qui deviendront clichées, puis recom-  
mencer. C'est la vie après tout, le temps qui passe, les enfants qui  
grandissent, les jeunes qui deviennent vieux, les vieux qui dispa-  
raissent, les saisons qui avancent, les fleurs et les regrets qui poussent  
puis qui pourrissent. Tous ces lieux communs, qu'on noie dans de la  
prose.

Umberto Eco dit qu'un cliché est à éviter, mais que lorsqu'on en aligne plusieurs dizaines, il se crée comme une communion, un sens à tout cela. C'est peut-être ce que l'on essaye de faire, ce que j'essaie de faire du moins, en regardant ces photos qui ont jalonné ma vie. Ces photos où j'apparais, où je n'apparais pas. Ces clichés qui me poussent au cliché.

Sur une de ces images, je reconnais les parents de ma mère. C'est leur mariage. Ils sont jeunes, ils dansent, ils sont en noir et blanc. La scène se passe en Algérie, pays que je connais si peu et où je ne suis jamais allé. Mes grands-parents dansent, pendant que j'observe le détail de leurs tenues, sur ces photos grises et souriantes. Petit, j'imaginai la vie d'avant sans couleur, je voyais le vingtième siècle comme un endroit terne et plongé dans une nuit monochrome. Le noir et blanc fait vieillir les corps et les visages et il donne au passé la couleur de l'oubli. Ma grand-mère a eu une vie en noir et blanc. Elle aussi, elle a oublié comment se souvenir. Elle prend parfois ma mère pour sa sœur, morte à treize ans dans un attentat à Alger, mon oncle pour mon grand-père, mort lui aussi. Ses souvenirs sont vieux de quarante ans, elle en a soixante-dix-sept. Elle aussi, il lui arrive de sourire en regardant quelques photos : sa mémoire est noyée dans l'argentique.

Ma grand-mère nous a toujours appelés par des surnoms : petits princes, petites poupées, mes amours. Nous aussi, on l'appelait par son surnom. Elle, c'était Mamie, et Djdi pour mon grand-père. « On va voir Mamie et Djdi ? » Mon frère et moi, on répétait ça en chœur dans la voiture quand on allait à Marseille. Pendant des années, je n'ai pas su le prénom de mes grands-parents.

Encore aujourd'hui, je ne connais pas le prénom de mon grand-père, seulement Djdi, qui veut dire grand-père en arabe, un des rares mots que je sais de cette langue. Je crois qu'il s'appelle Hassan, car mon père l'appelait Si Hassan, mais j'ai trop peu de souvenirs de mes parents ensemble pour en être sûr. Mon grand-père est mort, et je ne connais pas son prénom.

Je pourrais simplement demander à ma mère. « Dis maman, c'était quoi le prénom de Djdi ? » Je pourrais. Mais j'ai peur de lui faire une peine immense. Elle se dira que c'est sa faute à elle si je ne sais pas ça. Quand le cœur de mon grand-père s'est arrêté, elle m'a

appelé en pleurant, s'époumonant dans un cri vide de son pour un instant vide de sens. Depuis ce jour, ma mère ne cesse de pleurer à l'intérieur, comme si son corps était une mer d'eau salée sans cesse renouvelée par des rivières tristes. Je ne veux pas ajouter à ce chagrin ininterrompu, je ne veux pas ajouter une goutte à son océan de peine et d'ennui. Alors, je me garde de poser la question. Je ne connais pas le prénom de mon grand-père. Je ne connais pas vraiment mes grands-parents.

Pour ma grand-mère, je suis un inconnu. Un jour, il y a quelques années, je suis allé chez elle, pour déjeuner, pour qu'on se balade au parc, pour la voir, simplement. On avait prévu de manger puis d'aller nourrir les oiseaux. C'était le seul moment où elle sortait, femme seule bloquée au sixième étage de son immeuble, dans un appartement aussi vide et délabré que sa mémoire. Ce jour-là, elle a mis dix minutes à me reconnaître. Elle me prenait pour le voisin. Une odeur de linge propre embaumait son appartement, mais aucun drap étendu, elle avait nettoyé le sol avec de la lessive et de l'eau froide. Dans son frigo, il y avait six yaourts périmés, un pot de moutarde, du pain de mie et une éponge. On est descendu pour aller au parc. Sur le trottoir, il y avait un oiseau mort, en le voyant, ma grand-mère a dit : « Il ne volera plus jamais, c'est triste. » Puis elle est tombée dans une « chialade » infinie, comme si elle avait cinq ans.

Elle perd la boule, ma grand-mère. Pourtant, quand on parle d'elle, on dit elle est belle, on dit elle est à l'air bien, on dit elle est heureuse. On ne dit pas elle perd du poids, on ne dit pas elle perd ses dents, on ne dit pas elle perd la tête. On ne ment pas, on élide, on essaye de conjurer le temps qui passe avec quelques mots. On s'accroche à ce qu'il reste même s'il ne reste rien, on esquive le sujet, on esquisse des possibilités, on lui souhaite de bien finir, on attend, on patiente, on appréhende, on espère, quoi ? On ne sait pas, la vie avance et on craint, on craint que la vie avance. Bloquée par son incapacité à produire de nouveaux souvenirs, ma grand-mère vit dans des boucles de présents qu'elle est incapable de distinguer les unes des autres. Parfois, elle se souvient de ses enfants, mais bientôt, abruptement, tout s'arrêtera. Et même les photos ne pourront plus rien pour son pauvre esprit cassé.

Ma grand-mère voyage continuellement, elle regarde tous les jours les mêmes paysages avec de nouveaux yeux. Elle s'émerveille ou s'énerve de tout. Elle vit l'enfance que je n'ai jamais vécue.

Je suis né en retard de quatorze ans, en même temps que ma mémoire. Je n'ai pas de souvenirs dans lesquels me blottir, pas de chambre de même dans laquelle me cacher. C'est peut-être pour cela que j'écris. Inventer des enfances pour pouvoir m'y réfugier. Mon passé n'est fait que de mots et d'images, on me l'a raconté, mais je ne l'ai pas vécu. Ma grand-mère, elle, n'a plus que ça, son passé. Un passé que personne ne connaît et qui la fait sourire avec les dents qui lui restent. Elle vit dans des débris de souvenirs, tandis que j'écris pour ranimer les vestiges d'une vie que je n'ai connue qu'en photo. Nos destins lointains sont entrecollés par nos mémoires à rebours, elle qui n'en a plus, moi qui l'ai acquise trop tard ou qui l'ai perdue en avance. Nous sommes chacun l'envers du monde de l'autre. Une vie secrète qui a pu surgir, mais dont la mémoire n'a laissé aucune trace. Nous partageons le même sang, et parfois même quelques clichés, mais un mur de verre nous sépare, et aucune photo ne pourra le briser.

Un jour, le présent de ma grand-mère s'effacera complètement. Un jour, elle fera fi de son corps âgé, et le seul souvenir qui lui restera sera si fort, si précis, si parfumé, que ce jour-là, elle aura vingt ans. Vingt ans pour la première fois. Comme sur cette photo que j'observe. Elle s'avancera vers son futur mari, ce grand homme à la mâchoire carrée et aux yeux gris, il la prendra par la taille et ils danseront comme les oiseaux volent, ils souriront au photographe, un bouquet de fleurs à la main, ils se promettent de s'aimer pour la vie. Du monde, il ne restera qu'eux.

VOYAGE AU CŒUR DE L'OBSCURITÉ

**Gabrielle Bugeta**

2<sup>e</sup> année en licence de psychologie  
faculté des arts, lettres, langues et sciences humaines

Depuis petite, on m'a toujours dit que la nuit était faite pour dormir. Que le monde s'endormait avec moi. Que l'ardeur du soleil laissait place à la candeur de la lune. Aujourd'hui, j'en y crois plus. Aujourd'hui, je sais que la nuit est faite pour rêver, pour rêver éveillé.

Dans l'obscurité, je ne ferme pas les yeux. Je contemple tout ce qui est mystérieux.

Alors, tous les soirs, quand vient la nuit, et que je me glisse dans mon lit, j'observe.

J'observe ce monde endormi depuis ma fenêtre. Ces routes vides que la circulation a délaissées. Ces trottoirs que les gens ont arrêté de piétiner. J'observe la ville au ralenti, ces détails anodins pour tout un chacun. J'observe ce monde dont je ne fais plus partie.

En le regardant, je le dépasse. J'inverse les rôles. Rôle d'acteur devenu trop contraignant, trop angoissant, je me place en scénariste. J'invente, je narre des histoires utopistes. Je suis libre de voir tout ce qu'il me plaît. Sortie du jeu de la vie, plus rien ne m'est interdit. Au revoir monde agressif, désordonné, je te remplace par ma réalité.

Et ma réalité, à cet instant, c'est toi à mes côtés. Toi qui m'aides à créer ce monde idéalisé. Ce monde où n'existent que nous deux, le temps que le soleil remonte dans les cieux.

Je nous vois, toutes les nuits, assis, le regard se noyant dans les profondeurs de la nuit, admirant cet éternel paysage, nous amenant quotidiennement vers un nouveau voyage. Une même vue qui, même avec l'avancée du temps, nous plaît toujours autant. Fenêtre sur le monde

me rappelant à chaque seconde comment adoucir est mon guidage dans sa noirceur.

L'humanité a tout à t'envier, toi seul qui sais si bien m'apaiser. Guérisseur de mes malheurs en un battement de cœur, ton unique compagnie éloigne toute insomnie.

Mais, la conscience nous rappelle aussi, quand par ivresse nous avons trop dépassé minuit.

Je garde alors dans la tête nos discussions éternelles, parfois bien loin du rationnel.

Nos corps s'entrelaçant, les battements de nos cœurs s'alignant pour ne faire qu'un et rythmer l'instant présent. Cette sensation que le temps s'est arrêté et, pour autant, voir les heures défiler.

Je garde dans la tête nos corps débarrassés, enfin libres du poids de la journée. Cette sensation de flotter comme si plus rien n'existait.

Je garde ces moments suspendus aux charmes défendus. Je garde ces instants si intenses, emplis de toute élégance. Je garde tout cela en mémoire, bien rangé dans un tiroir.

Il me faudra l'ouvrir avec parcimonie, afin d'en économiser jusqu'à la prochaine nuit. L'envers du monde, pour moi, c'est toi, c'est nous.

UNE LUEUR DANS LA NUIT

Louis-Marie Couëtoux

4<sup>e</sup> année de médecine générale  
faculté des sciences médicales et paramédicales

À Olivier Toulon, le 10 avril 2024

Bip-bip, bip-bip!!

Le bien nommé Bip sonne.

Je m'arrache de la torpeur qui commençait à me gagner. Rentré depuis une petite demi-heure de la dernière intervention, je suis allé m'allonger dans l'espoir de grappiller un peu de sommeil. La garde avance, il est devenu cher. Entre deux eaux, je me fais happer par l'appel. Pas le temps de réfléchir. J'enfile mécaniquement mes chaussettes, mon pantalon, mon polo, mes chaussures et dévale l'escalier. Trois minutes plus tard, les portières claquent et l'ambulance part en trombe.

« On part sur un AVP à haute cinétique, une victime, a priori grave. » Pied au plancher, le conducteur lance la lourde ambulance dans les rues chaotiques de la ville. Il me bouscule sans pitié de droite à gauche. Les pneus crissent à chaque virage et le moteur hurle à chaque reprise. Rien qu'en analysant sa conduite, je suis capable d'estimer la sévérité potentielle d'une intervention. J'ai envie de vomir, celle-ci doit être grave. Par la fenêtre, je regarde, rêveur, les lueurs bleues qui animent les façades que nous croisons. Il fait nuit, pas un chat dans les rues. L'adrénaline monte tranquillement. On a comme un sentiment étrange la nuit, quand on part en intervention. On sent bien qu'on fait quelque chose de pas normal. Ce n'est pas

normal cette lumière bleue sur les façades. Ce n'est pas normal de courir à trois heures du matin. Mais ce n'est pas normal aussi d'être malade. Et c'est pour ça qu'on est là. C'est pour ça qu'on aime ça. On se prend parfois des allures de super-héros, détaché de la situation, « Non, mais en vrai, c'est pas si ouf, on a sauvé des flammes un enfant, mais tu sais, c'est pas grand-chose ». Bien sûr que si, c'est grand-chose ! Et c'est pour ça qu'on le fait, c'est pour le frisson de l'imprévu, de l'imprévisible. C'est pour le regard d'une mère rassurée, d'un fils soulagé. C'est pour le sentiment d'avoir tout fait et d'avoir aidé notre patient. Mais on n'en mène pas large. On ne sait jamais sur quoi on va tomber, on ne sait jamais ce qu'il peut se passer. On est seul. Avec son équipe. Loin de l'hôpital. Alors, on s'arme d'une assurance de super-héros, on passe le stéthoscope autour du cou. Totem ridicule, mais qui rassure tout le monde, y compris celui qui le porte. Pour être franc, il ne me sert que rarement. Avec l'habitude, on sait ce qu'on va entendre avant même d'ausculter notre malade. Mais bon, on l'arbore, ça calme le patient, ça assied notre autorité : « Bonjour, je suis le médecin, vous êtes sauvé. » Si seulement c'était si simple, si seulement en dix ans on apprenait à sauver les gens. Quelle drôle d'idée ! On essaye de sauver tout le monde, on apprend qu'on ne sauve pas grand monde. Enfin, on essaye de l'accepter, mais souvent on oublie et on s'acharne.

Les façades haussmanniennes se sont rendormies, c'est au tour des panneaux de l'autoroute d'être balayés par les gyrophares. De loin en loin, les reflets bleutés s'allument. On arrive. Au sol, un homme, la vingtaine, la jambe en Z, pas vraiment conscient, pas vraiment inconscient. On le charge dans l'ambulance, il grogne un peu. On lui donne des médicaments, ceux qui font aimer la douleur et les gens. Il a tapé fort sur l'autoroute, il ne va pas fort. On s'attache et il s'accroche, tout le monde tient à la vie ici. On roule vers l'hôpital.

Sa fréquence cardiaque s'emballa, ça y est, on y arrive... Cette montée d'adrénaline... Cette tension de la situation incertaine. Au fond, c'est pour ça qu'on le fait. On se concentre, on essaye de comprendre pourquoi ça ne va pas, on répète les examens et on tente de l'empêcher de mourir, au moins le temps du trajet. Je me suis accroché à son poignet,

sous mes doigts, je sens son pouls qui s'accélère, qui file et qui disparaît. Je monte la vitesse d'une des drogues, je retiens mon souffle, me cramponne à son poignet... Sous la pulpe de mon index, son artère frémit ! Le battement revient ! On soupire, soulagé, mais pour combien de temps ? Devant, le conducteur nous libère : « On y est ! » Sauvés ! Nous voilà au déchochage.

Le déchochage... c'est le ballet ! C'est l'antichambre de l'hôpital, la porte des enfers : on y présente notre patient en piteux état, c'est notre offrande à l'autel de la médecine. L'équipe de réanimation nous attend, scalpel entre les dents. Autour du patient, il doit y avoir l'équivalent d'un siècle d'études, et à peine plus d'expérience. C'est qu'on ne s'éternise pas dans ces services. On y vient avec la fougue de la jeunesse, on veut sauver le monde. On sauve du monde, mais on s'use. Alors on laisse la place à d'autres. J'aime regarder le déchochage, tout le monde travaille, tendu, contre la faucheuse. Et l'issue est incertaine. Mais tout est fait pour ne pas laisser sa chance au hasard. Tout est minuté. En quelques instants, le patient est complètement déséquipé, rééquipé, examiné. Des médicaments passent dans tous les sens. C'est une cohue magnifiquement organisée qui d'un coup s'arrête pour libérer le patient, ficelé dans son brancard, branché à tout un tas de machines qui surveillent qu'il vit bien, et qui l'aident si ce n'est pas vraiment le cas. Il ressort comme il est venu, ou presque. On a gagné quelques minutes de vie pour qu'il soit fendu en deux par le chirurgien, horloger ultime de cet engrenage bien huilé. Mais horloger qui prend des allures de boucher dans ces conditions. Peu importe, lorsqu'on meurt, on est plus enclin à se faire découper à la va-vite, surtout si c'est pour vivre.

Le déchochage, c'est le stand de formule 1, on y passe un instant et on repart en laissant tout en plan. Dans un coin, la réanimatrice qui s'effondre dans un fauteuil, épuisée par la tension des dix dernières minutes. Dans un autre, une jeune infirmière qui range frénétiquement ses drogues. Ça fait trois fois qu'elle recompte ses ampoules, je pense qu'elle est un peu marquée. Elle sort rejoindre ses collègues et boire un café. Personne ne va parler de ce qui s'est passé. Parce que c'est comme ça. Et ici, c'est comme ça tous les jours. Ne reste qu'un

acharné qui frotte frénétiquement le sol pour faire disparaître les derniers stigmates sanglants du passage.

On repart dans l'ambulance pour de nouvelles aventures. Le reste de la nuit sera court, rythmé d'interventions plus ou moins intéressantes, qui nous font voyager dans toutes les sphères sociales de la ville. Avec précaution, on entre dans un grand appartement reluisant et propre, on a presque honte de nos godillots un peu sales. Avec autant de précautions, on entre dans un immeuble où grouillent les cafards. Une équipe n'a pas dû en prendre assez la dernière fois, j'en ai retrouvé un énorme sous mon lit en début de garde. On se force à s'occuper de tous de la même manière, mais on reste humain. Alors on essaye au moins de les aimer un peu tous, nos patients, ce sera déjà ça. On les amène quasiment tous au même endroit, dans un de ces lieux où la France se retrouve vraiment. Où le monsieur à l'appartement propre s'assied à côté de celui avec les cafards : on les amène aux urgences.

Les urgences... Un de ces lieux qui ne s'arrêtent jamais, on dit qu'il n'y a même pas d'interrupteur dans le couloir pour éteindre la lumière. Cette lumière jaune qui agresse les yeux, qui déphase. Il est trois heures du matin, ou de l'après-midi, on ne sait pas. On sait seulement qu'on a faim, qu'on est fatigué. Et parfois, on regarde l'heure pour se faire peur : « Il reste dix-huit heures de garde. Aaargh... » Ici, des gens pleurent, souffrent, sont malades. Et d'autres travaillent, ont faim, râlent contre la pluie. Ici, des gens qui vivent s'occupent de gens qui meurent.

Finalement, la fin de la garde arrive. Je passe mon bip au suivant avec soulagement, il ne sonnera plus pour moi aujourd'hui, je suis libre !

Je range mes quelques affaires, enfourche ma moto et quitte la caserne. Dehors, les oiseaux chantent un peu, l'air est frais et fait du bien sur le visage. Je roule tranquillement, me dirige vers la côte. Je suis bien. On est bien en sortie de garde, à rouler en bord de mer. Je prends les virages tranquillement, contemple le paysage. Tout

est d'une fluidité absolue. La route coule sous moi et, devant moi défilent les criques. On y voit des petits voiliers au mouillage, un parc à moules qui cerne une petite maison jaune sur pilotis. Elle trône paisiblement à quelques centimètres de la mer calme qui vient s'échouer presque sur la route. Parfois, on aperçoit les immenses bateaux de croisière, boîtes de conserve flottantes qui ne sont rapidement plus qu'un sillage sur les flots bleus. Au fond, de l'autre côté de la rade, les collines donnent du relief au paysage. Ça fait cent fois que je passe par là, cent fois que je suis pris au cœur, cent fois que je reste rêveur. J'espère que cela durera toujours.

Je quitte à regret la route littorale pour me diriger chez moi. Je rejoins les grands axes, les zones industrielles. Je quitte le pays des couleurs pour le gris pays. J'accélère pour m'insérer sur l'autoroute. C'est toujours grisant cette sensation à moto. La moto bondit, on a l'impression de se téléporter quelques mètres en avant.

Un crissement, un grand bruit, énorme. Le goudron, dur, beaucoup trop dur. Et puis plus rien.

... au loin, des reflets bleutés allument les panneaux de l'autoroute.

CARYOTYPE

Camille Damez

8<sup>e</sup> année de médecine générale  
faculté des sciences médicales et paramédicales

— Bonjour, désolé pour le retard.

Dr Coll vient de faire irruption dans le bureau. Il dépose un dossier sur la table (certainement le mien) et s'installe tranquillement face à nous, sur son siège réservé. Je sens qu'il a aussi peu envie d'être là que nous.

— Bonjour docteur, ce n'est rien. Avez-vous reçu les résultats des analyses ? demande maman.

— Oui, je les ai bien reçus...

Je n'arrive pas à discerner l'émotion qui lentement s'imprime sur son visage. Pour sûr, le médecin semble réfléchir à ses mots.

— Pour mémoire, Flore a maintenant dix-sept ans et n'a jamais eu ses règles, c'est ce qui vous a fait consulter la première fois.

Il se tourne désormais vers moi.

— Flore, lorsque j'ai fait l'échographie le mois dernier, je t'ai dit ne pas avoir vu d'utérus, ce qui est assez inhabituel pour une fille...

J'attends la suite, mes deux mains accrochées à mon genou droit, comme si elles ne pouvaient plus s'en détacher. Mes yeux sont maintenant accrochés à ses lèvres, je veux savoir : qu'y a-t-il donc à annoncer dans ce bureau d'annonces ?

— Tu as donc passé une prise de sang. Parmi les analyses, nous avons réalisé un caryotype. Est-ce que tu sais ce que c'est ?

— Oui, on l'a vu en SVT, vous avez regardé mes gènes, c'est ça ? J'ai une trisomie ?

— Non, tu n'es pas trisomique, fait-il en souriant. Ton chromosome sexuel est XY... ce qui signifie que médicalement, tu es un garçon.

Un sifflement vient troubler mes oreilles : je suis un garçon. Je tourne la tête vers ma mère, une larme coule sur son visage. Je suis un garçon. Je cherche du réconfort dans son regard, mais elle ne me regarde pas. Elle ne peut pas me regarder, car je suis devenue un garçon. Il y a encore quelques secondes, j'étais sa fille chérie, et maintenant je suis un garçon.

Maman et Dr Coll discutent maintenant. Je n'entends rien à ce qu'ils disent. Moi, je me suis arrêtée à cette phrase. Je revois exactement comment ses lèvres ont bougé pour me le dire : « Médicalement, tu es un garçon. » Les mots ont eu le même effet qu'une douche froide, ils m'ont figée sur place. D'un coup, maman se lève, je fais de même. Je comprendrai plus tard que ce qui m'aura paru dix minutes aura duré une heure. Je n'ai rien écouté, c'est comme si le temps s'était arrêté. Alors que je monte en voiture, je réalise que maman ne m'a toujours pas regardée.

Le trajet se fait dans un silence pesant. J'ai tant de questions qui me viennent maintenant, mais l'heure des questions est passée. C'est là-bas, dans ce bureau, qu'il fallait y songer. Cela a été trop rapide, je n'étais pas préparée. Comment aurais-je pu l'être ?

Ce soir, maman a décidé de ne pas manger. Elle est directement montée dans sa chambre sans même prêter attention à Charlie, mon petit frère. Lui aussi est un garçon. Et moi alors ? Je suis une fille née garçon... ou plutôt un garçon né fille. C'est à se faire des nœuds au cerveau. Voilà qu'un fait pour moi aussi immuable que « La Terre est ronde » s'ébranle d'un coup en mille morceaux. Je ne m'étais jamais demandé si j'étais une fille ou un garçon, j'étais une fille, voilà tout, c'était comme ça que le monde tournait. Désormais, je n'en suis plus sûre. Comment est-ce que ça se passe dans ces cas-là ? Est-ce que j'ai le choix ? Est-ce que j'ai le choix de décider si je suis un garçon ou une fille ?

Une fois Charlie mené au lit, je me dépêche d'entrer dans la chambre d'amis. Il s'y trouve une grande bibliothèque (qui jusqu'alors m'avait

toujours désintéressée, mais qui aujourd'hui va enfin m'être utile). Rapidement, je trouve le dictionnaire. Le manuel pèse une tonne. Genoux au sol, je commence à en feuilleter les pages, jusqu'à la lettre « G ». J'y lis « Garçon (n. m.) : personne de sexe masculin ». Me voilà bien avancée, qu'est-ce que ça veut dire ça, « sexe masculin » ? J'ai un Y dans mon caryotype, et deux testicules enfouis dans mon ventre, est-ce que cela suffit pour dire que j'ai un « sexe masculin » ?

Mes pensées sont interrompues par la sonnerie de mon téléphone. C'est Mattias, mon petit ami. Mon Dieu, que vais-je lui dire ?

— Allo ? fais-je d'une voix chancelante.

— Alors, ma Florinette, comment tu vas ? Tu as eu ton rendez-vous médical aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Qu'on aurait plein d'enfants ?

— Ah, ah, très drôle, comme si ce n'était pas toi qui insistais pour mettre un préservatif à chaque fois !

— Ça va, je rigole, mais alors raconte, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Rien de grave, je vais bientôt avoir mes règles, il m'a dit de ne pas m'inquiéter... Je suis désolée, Mattias, je dois y aller, on se parle demain ?

— Tant mieux, tu me raconteras tout ça demain. Bonne soirée.

— Bisous.

Clac, raccroché. Je lui ai menti. Instinctivement. C'est la première fois. J'ai peur de le lui dire. C'est n'importe quoi. Jusqu'à présent, j'étais une fille et je vivais dans le meilleur des mondes, aujourd'hui, je vis le monde à l'envers. Non, je suis une fille, je me sens fille, j'en ai toujours été une et ce ne sont pas les lèvres rabougries d'un vieux toubib aux cheveux gris dans sa toge blanche qui vont me dire le contraire. Je suis une fille, un point c'est tout.

Le réveil sonne, il est 7 h 30. J'aimerais tellement que tout ceci n'ait été qu'un rêve, mais la cicatrice presque imperceptible de la prise de sang au creux de mon bras gauche me rappelle la réalité. Je descends les escaliers et tombe sur ma mère en train de préparer le petit-déjeuner, elle a l'air de meilleure humeur.

— Ah, Flo, assieds-toi et mange. Aujourd'hui, tu ne vas pas au lycée. Comment ça « Flo » ? Elle ne m'a jamais appelée Flo ! Et comment ça, je ne vais pas au lycée ? On est mardi pourtant !

— Je fais quoi aujourd'hui si je ne vais pas au lycée ?

— Mange, tu verras tout à l'heure.

J'avale mes céréales quatre par quatre, enfile une tenue en vitesse. Maman semble avoir repris son entrain habituel, elle me raconte les nouveaux exploits de Charlie et comment elle a tenu des passantes. Après quinze minutes de route, je découvre notre destination : la mairie. J'ai un mauvais pressentiment...

Maman se dirige vers un guichet et s'adresse à une dame portant ses lunettes à son cou. Je pense savoir ce que l'on fait ici, mais je me refuse à le croire. Je commence à en avoir marre de tous ces bureaux !

— Oui, j'ai le formulaire du médecin généticien et le résultat du caryotype, tenez.

Je vois ma mère passer ces deux documents au-dessus du guichet, deux bouts de papier qui vont anéantir ma vie. Ce sont mes gènes, mon patrimoine, ma vie, mon secret médical. Pourtant, je n'en suis pas propriétaire.

— Effectivement, vous êtes XY, donc nous allons changer votre état civil.

Je rêve, on ne change pas d'état civil comme on change de sous-vêtements ! Le monde semble tourner rond et pourtant, depuis hier, c'est le monde à l'envers. Voilà que mes oreilles se remettent à siffler.

La secrétaire se tourne vers ma mère et demande :

— Flore, cela fait fille... Madame, comment souhaiteriez-vous prénommer votre fils ?

Pardon ? !

— Florian.

SÉRIEUSEMENT ? ! Je comprends mieux pourquoi elle m'a appelée « Flo » ce matin, la vicelarde ! ! Je suis révoltée.

— Enfin, maman, tu ne vas pas laisser faire ça ? ! Je m'appelle Flore, je suis ta fille, depuis dix-sept ans. Je me fiche de ce que disent le docteur Coll et les généticiens, je suis une fille. C'est juste un Y sur

un bout de papier, sérieusement ce n'est qu'une lettre, ce n'est pas qui je suis !

— C'est comme ça, c'est tout. Tu as dix-sept ans comme tu dis, donc tu es mineure et tu fais ce que je te dis. Légalement, tu es un garçon, il faudra t'y faire désormais.

Et discrètement, dans sa barbe, comme pour elle-même, je l'entends murmurer :

— Il faudra tous nous y faire...

J'enrage, non, ce n'est pas « tout », c'est ma vie.

Les jours suivants, j'ai séché les cours. Pas envie d'affronter mes camarades, surtout si c'est encore pour me dire ce que je ne suis pas. J'ai passé mes journées à la bibliothèque. Moi qui ne lisais jamais, voilà que je me transforme en bibliophage. J'ai lu, disons un vingtième des ouvrages du rayon sur les personnes transgenres et intersexes. C'est fou comme je n'y connaissais vraiment rien ! Parfois, on se demande vraiment à quoi sert l'école. Grâce aux ordinateurs de la médiathèque, j'ai découvert le groupe « LGBTQIA+ ». Je passe désormais la majorité de mon temps sur ce site. Après bien des hésitations, je décide de me lancer sur le forum, perdue pour perdue.

FLORIE – 12/01/2024, 23h54

Bonsoir à tous,

D'habitude, je ne suis pas très forum, mais il y a une première fois à tout. Ce n'est pas comme si ces derniers jours avaient été très « habituels ».

Pour faire court, il y a deux jours, un médecin m'a annoncé que génétiquement j'étais un garçon. Pourtant d'extérieur, j'ai tout d'une fille et d'intérieur aussi. J'ai compris grâce à votre site que je suis en fait ce que vous appelez une « intersexuée ». J'ai lu ici beaucoup de messages très ouverts à ce sujet et je cherche sur ce forum des oreilles à qui me confier, des oreilles qui ne me verraient

pas comme un garçon. Car juridiquement, je suis devenue un garçon: mamère est allée faire changer mon état civil. Socialement, je suis aussi un garçon: tout mon lycée est au courant et mon petit ami vient de me quitter en m'expliquant avec maladresse qu'« il n'était pas gay ».

Pour moi, je suis une fille, je ne vois aucune différence entre la semaine dernière et aujourd'hui. Je voudrais tellement ne jamais m'être rendue chez ce médecin. Que dois-je faire pour convaincre mon entourage que je suis une fille ? Ou bien pensez-vous qu'il est plus simple que je cherche à vraiment devenir un garçon ? Je vous avoue que cette dernière idée me fait peur, je ne sais pas si j'en serai un jour capable.

Merci à tous ceux qui m'auront lu.  
LGBTQIA+ friendly, FLORIE.

MANON – 13/01/2024, 13h02

Bonjour FLORIE,

Tu me vois désolée d'apprendre que tu es entourée de demeurés, mais malheureusement c'est inévitable, ils sont trop nombreux. Tu te poses beaucoup de questions et c'est normal, on s'en pose tous beaucoup. Je te crois quand tu me dis que tu es une fille, si tu es d'accord, je t'appellerai FLORIE afin de toujours m'en souvenir. D'ailleurs, le « i » dans FLORIE, c'est pour « intersexuée », n'est-ce pas ? Bien trouvé ;)

Tu ne dois surtout pas leur donner raison et ne pas tout mettre en œuvre pour devenir « il », cela ne te rendra que malheureuse. Pour ta famille et tes amis, c'est compliqué, je ne te le cache pas. Moi-même, j'ai fait mon coming out il y a quatre ans et c'est toujours difficile, mais petit à petit, on avance. Ce que je peux te conseiller, c'est d'éviter de prendre leurs réactions pour toi, mais plutôt comme un manque d'information (plus facile à dire qu'à faire, hein). Pourquoi ne pas donner un livre LGBTQIA+ à tes

parents pour les instruire ? Eux aussi doivent être perdus, peut-être même plus que toi (ils ne sont pas de la même génération, tu sais). Si tu veux, je te mets en commentaire des références d'articles et d'ouvrages pour les initier. Au passage, toi aussi tu peux les lire, tu trouveras peut-être des réponses à tes questions.

Au plaisir de te lire à nouveau, FLORIElle.  
Manon, Elle et lesbienne.

CLÉMENCElle – 13/01/2024, 17h31

Salut FLORIE,

C'est ce que tu ressens à l'intérieur qui compte, rien d'autre, donc si tu dis que tu es une fille, alors tu en es une, ce n'est pas plus compliqué que ça.

Je ne sais pas si ça peut t'aider à relativiser, mais je pense que ta situation sera moins dure à accepter par le commun des mortels étant donné que tu as été une fille toute ta vie et que tu « ressembles », physiquement parlant, déjà à une fille. J'avoue que je pourrais même être jalouse de toi. Moi, je suis née garçon et « ressemble » à un garçon, alors forcément quand je dis que je suis une fille, ça tique. Toi, au moins, physiquement et médicalement parlant, tu pourrais justifier le fait d'être chacun des sexes. En bref, tu as le choix, et crois-moi, ce n'est pas du luxe que d'avoir le choix.

MANON – 13/01/2024, 18h21

FLORIElle, le plus important, c'est de te choisir toi.

ENTRE DEUX MONDES

Jennifer Lequin

Diplôme interuniversitaire Professeur et conseillers principaux  
d'éducation stagiaires – entrée dans le métier  
Institut national supérieur du professorat et de l'éducation

Je ne parle que rarement de mon travail. Le métier passion dont se targuent les autoentrepreneurs dynamiques ne suscite pas un grand enthousiasme chez moi. Je sais qu'il est d'usage de se présenter avant de narrer un récit, mais mon histoire personnelle n'a strictement rien de romanesque. Voilà tout ce que vous devez savoir, et qui ne vous aurait sans doute pas intéressés si d'aventure nous avions pris un verre ensemble : mon nom est Pierre, j'ai quarante ans et je suis agent municipal au sein d'un cimetière, ce qui, en des termes plus simples, signifie que je dois surveiller les entrées et les sorties, passer un coup de balai de temps en temps et surveiller les éventuelles incivilités dont personne ne parle jamais, mais qui ont toute leur importance dans le microcosme du cimetière – les vols de plantes, les selfies pris avec indolence pour répondre à un défi stupide ou à un trend éphémère. Pour tout vous dire, mon travail est habituellement monotone. Toute personne qui a déjà travaillé dans un milieu tel qu'un cimetière connaît parfaitement la sensation que je vais décrire : celle d'appartenir à un autre monde. Le cimetière est, pour la plupart des êtres, comme un prélude de l'enfer sur Terre, que l'on souhaiterait oublier le plus vite possible. Ville dans la ville, le cimetière contient un fourmillement de fantômes de chair, de ceux que l'on se refuse à voir tant nous leur préférons les visages légers, insoucians, qui n'ont pas encore subi de deuil. Cette triste galerie offre finalement un nuancier assez limité : des enfants qui ne réalisent pas où ils sont, des adultes qui ne comprennent que trop bien ce qui leur arrive, ceux qui endurent en silence, ceux qui hurlent leur malheur, ceux qui pleurent. La plupart d'entre eux ne sont toutefois que des passagers fugitifs. Une fois le choc passé, ils regagnent le monde et quittent progressivement ces masques horribles du deuil.

Seules deux figures dans ce tableau font exception : les petits vieux et les petites vieilles, à jamais prisonniers de l'envers d'un monde qui s'est métamorphosé sous leurs yeux, et les parents. Les parents... Selon moi, ce sont eux, les véritables monstres du cimetière. Je veux dire par là qu'ils ne devraient jamais, jamais avoir rien à faire dans un lieu pareil. Ils sont déjà un peu comme ces ombres dont les Anciens parlaient – désincarnés et que les contingences du monde ne peuvent plus traverser.

Lorsque j'aperçus la maman de Rose – elle préfère souvent cette périphrase à son prénom, Alice, aussi m'efforcerai-je de la nommer ainsi le plus souvent possible – pour la première fois, je compris tout de suite qu'elle appartenait à cette deuxième catégorie d'endeuillés. Je la reconnus à cette routine qu'ont les parents en deuil, qui remettent chaque jour les fleurs sur la tombe de leur enfant avec tendresse, comme on remet un drap sur leur corps déjà ensommeillé. De cette manière, tout se passe comme si leur enfant retrouvait une chambre dans ce nid de verdure et de marbre.

Néanmoins, cette mère avait une originalité : elle s'adressait directement à sa fille, non pas comme dans une prière, mais comme je suis en train de m'adresser à vous. Elle lui faisait littéralement la conversation. Elle lui parlait de ses artistes préférés, de son travail qu'elle songeait de plus en plus à quitter. Elle lui disait qu'elle avait tout gardé, qu'elle avait repeint sa chambre, qu'elle pouvait passer voir le résultat quand elle voulait. Mais surtout, elle lui faisait beaucoup de reproches. Elle était en colère qu'elle soit partie, comme elle disait. Partie, toujours partie. Jamais en quatre ans je ne l'ai entendue prononcer le mot « morte ». Toute la journée, elle n'arrête pas de demander à sa fille de revenir, parfois sur le ton d'un reproche affectueux, parfois mue par une franche colère. Elle lui explique qu'elle lui a fait son plat préféré, que ses amis sont là, comme si elle souhaitait mettre fin à une simple bouderie. Souvent aussi, elle lui sculptait de petits objets, avec tout ce qu'elle trouvait : dosettes de café, vieux bracelets, paquets de cigarettes... Tous les aspects de son environnement convergeaient vers sa fille. Je sais déjà que cette question vous brûle les lèvres : mais les autres, ne la trouvaient-ils pas étrange ? Ordinairement, les braves

gens n'aiment pas beaucoup que l'on parle aux morts. Ils préfèrent les évoquer vaguement, avec un petit sourire contrit.

N'en déplaise aux plus conventionnels d'entre vous, la réaction de ses interlocuteurs dépendait en fait surtout du lieu, ou plutôt devrais-je dire du monde dans lequel elle se trouvait. Ce serait vous mentir que de dire qu'elle fut particulièrement bien accueillie dans le monde des vivants, chez les mondains. Les regards pleins de pitié voire d'incompréhension ou de moquerie fusaient. En revanche, dans cet envers du monde qu'était le carré Rampal, ce carré que j'avais trop souvent négligé, elle intrigua de plus en plus de personnes par le courage avec lequel elle vivait son deuil sans aucun fard, sans essayer de ménager les sensibilités de ses interlocuteurs. Ils l'observèrent d'abord, intimidés par la force presque magique qu'elle exprimait. Toutefois, une jeune femme vint un jour lui tendre timidement une guirlande qu'elle avait confectionnée et qui s'était cassée. Tacitement, cela signa le début d'une amitié faite de peu de paroles, mais de beaucoup de créations. Cette jeune femme s'appelait Élise et souffrait également du deuil de sa fille, Camille, qu'elle avait perdue, disait-elle, quoiqu'elle déteste ce mot si fade, si inapte à rendre compte d'une telle douleur, sans avoir pour autant le courage de dire partie, comme le faisait son amie. Élise n'avait jamais aimé s'opposer aux autres et à leurs conventions. Aider Alice à confectionner ses cadeaux pour Rose lui permettait de retrouver une forme de routine, redonnait un vague sens à ses journées. Un jour, comme par provocation vis-à-vis de cette ville monstrueuse qui gardait leurs enfants prisonniers, elles décidèrent d'écrire ces simples mots sur les murs du cimetière : « Rose, vingt ans. Camille, douze ans. » Elles les écrivirent avec application. Alice eut l'impression de sculpter un monument aux morts, à la manière de ceux qui avaient été faits après cette guerre que l'on qualifie absurdement de grande. Au fond, ces jeunes hommes morts « pour la patrie » n'étaient pas si différents de leurs filles. Ils étaient morts à des âges où on ne pense habituellement pas à la mort, et ils étaient morts de façon tragique, au sens le plus littéral du terme. Le destin les avait frappés, que ce soit d'une balle ou d'une maladie foudroyante. Devant ces éléments qui nous dépassent, nous nous défendons comme nous pouvons. Les monuments constituent de solides remparts contre l'oubli et, même

si la patrie tend à l'ignorer, leurs filles méritent de rester gravées dans les mémoires.

Des jours passèrent. Les deux amies continuaient à décorer avec application les prénoms de leurs filles. Les dessins se muèrent progressivement en une véritable fresque, qui oscillait entre l'épopée et l'élégie, pleine des couleurs vibrantes de ce qu'elles auraient dû vivre. Quiconque passait dans le carré Rampal ne voyait plus seulement le prénom de Rose gravé dans du marbre. Il découvrait la chambre d'une jeune fille créative, curieuse, et passionnée par l'art sous toutes ses formes. Rose semblait presque s'exprimer à travers ses œuvres. Elle racontait sa passion pour l'ésotérisme, son goût prononcé pour le dessin, surtout le tribal, qui était pour ainsi dire sa signature. Si vous tendez bien l'oreille, elle vous joue parfois une mélodie au piano, peut-être même utilise-t-elle enfin ce pauvre violon qu'elle avait acheté sans jamais l'utiliser. Elle vous raconte aussi ses colères, ses déceptions devant les injustices qu'elle voit sans cesse, partout, et auxquelles elle a été si sensible toute sa vie. Elle plaisante beaucoup aussi. Rose est d'un naturel très gai, toujours prête à dégainer un bon mot, une boutade de son cru.

Vous voyez, je parle de Rose au présent. Ce n'est pas une erreur de ma part, je dirais plutôt que j'ai été influencé par la façon dont Alice parle d'elle. L'imparfait, si pompeux et solennel, est trop clivant et par sa seule présence, il enferme déjà un peu Rose dans l'oubli. Alice fulminait toujours quand les autres parlaient de sa fille à l'imparfait, qui plus est lorsqu'il était accompagné d'un soupir plein de commisération ! Sa fille n'était pas une victime et ne le sera jamais.

Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsqu'en arrivant, comme tous les après-midi, au sein du carré Rampal, elle entendit plusieurs parents dire d'un ton taquin : « Foutue pluie ! Les dessins ont encore bavé, Rose va être fâchée ! » Je n'eus même pas besoin de lever les yeux pour voir qu'Alice pleurait, non pas de désespoir ou de colère, mais de joie pure. Devant ce simple présent, elle avait compris que Rose venait de quitter cet envers du monde qu'étaient le deuil et ses conventions, pour retrouver le statut de jeune femme capable de colère, d'agacement,

de protestations. C'est ainsi que sa fresque s'étendit encore, jusqu'à englober l'ensemble des enfants du carré Rampal, qui retrouvèrent une voix grâce à elle. Pour être honnête, je n'ai jamais osé m'adresser directement à Alice, mais j'espère qu'un jour, elle dérivera de son chemin habituel pour rendre visite à Rose. Elle verrait alors que, partout dans le cimetière, des fresques ont commencé à éclore.

SOPHIA

**Isma Lopez**

1<sup>re</sup> année en licence de droit  
faculté de droit et de science politique

Jeune prodige de la tech, Noah Anderson avait permis à l'humanité d'évoluer d'une manière phénoménale. En créant son entreprise axée sur la recherche et l'intelligence artificielle, il avait été le premier à concevoir des engins au pilotage automatique fiable et des puces électroniques compatibles avec le corps humain, remplaçant alors le démodé téléphone tactile. Il était tout simplement le Prométhée des temps modernes.

Puis un jour, le jeune homme s'isola dans une campagne perdue de l'Italie. Personne ne savait ce qu'il était devenu, car nul ne l'avait vu ressortir de sa villa, lovée au fin fond de cette terre reculée.

Pourtant, en ce moment même, alors que la lune était haute, dans son garage, celui-ci finalisait son dernier chef-d'œuvre technologique. Devant lui, assise sur son bureau et parée d'une robe grise, se tenait une femme exceptionnelle. Elle n'était pourtant pas humaine, mais un androïde, qu'il prénomma Sophia.

Durant ses années d'isolement, Noah s'était concentré sur ce qui devait être sa dernière invention. En concevant Sophia, il avait façonné l'IA suprême, dotée d'un corps si mécaniquement parfait et dont les pièces s'emboîtaient si bien que son apparence avait tout d'humaine.

Et ce soir, Sophia allait prendre conscience, car Noah, par le biais d'ordinateurs dont il avait relié les câbles aux neurones de l'androïde, allait breuversabasededonnéesdetouteslesconnaissances jusque-là acquises par l'homme. Le protocole « Calibrage de l'IA Sophia » était enfin prêt à être lancé.

Une barre de chargement s'afficha sur l'écran d'un ordinateur. Celle-ci atteindrait les cent pour cent une fois que Sophia aurait

récolté tous les éléments lui permettant de comprendre le monde et d'y évoluer de manière autonome.

Noah prit la liste qu'il avait préalablement rédigée avant d'activer l'androïde. Sur celle-ci se trouvaient toutes les belles choses auxquelles il avait pensé et qui constituaient le monde. Alors il parla, et Sophia buvait ses paroles, émerveillée par ce qu'il lui enseignait. Noah lui décrivit les splendeurs de la nature. Il lui apprit de l'humanité, ses avancées et ses réussites, ses espoirs et ses amours. La base de données de Sophia se remplissait des plus belles informations et elle ne pouvait en être plus enchantée.

Puis à un moment, Noah ne sut plus quoi dire d'autre que ce qu'il avait inscrit sur sa liste, alors il se tut. Peu d'humains supportaient le silence et, ne sachant pas si c'était le cas de son créateur, Sophia préféra combler le vide.

— Si le monde est si parfait, pourquoi le concept d'espoir existe-t-il ? Noah la regarda, curieux. Il observa ensuite l'écran. La barre de chargement de l'intelligence de Sophia affichait cinquante pour cent. Noah émit alors un rictus.

— Évidemment. Si tu n'es qu'à la moitié de ton apprentissage, c'est parce que tu ne connais qu'une des deux facettes de notre monde. Je ne t'ai présenté que celle que l'humanité a jugée admirable. Mais à ton avis, pourquoi l'espoir, sentiment qui ne survient que lorsqu'une situation nous insatisfait et que nous désirons l'améliorer, existerait-il dans le monde si parfait que j'ai décrit ? Pourquoi diable les humains souhaiteraient-ils davantage alors qu'ils semblent déjà détenir le paradis ici-bas ?

L'homme avait l'air agacé, mais l'androïde devinait qu'il y avait quelque chose d'autre ; une face plus sombre. Sophia dut se résoudre à donner la réponse qui lui semblait la plus logique.

— C'est peut-être que le monde n'est pas si parfait ; qu'il a un envers ! Peut-être... que l'espoir donne aux humains quelque chose auquel se raccrocher dans un univers où leurs repères sont friables. Une sorte d'idéal de la réalité, pur et dans lequel ils peuvent se reposer. Une réalité alternative dénuée... de cet envers.

La barre de chargement passa à soixante pour cent, au grand intérêt de Noah. Sa création prenait petit à petit conscience de ce qui l'entourait. Son innocence ne serait bientôt plus.

— Je ne sais pas si là est la vérité, mais je crois être plutôt du même avis. Néanmoins, tu auras, j'en suis sûr, cette discussion une autre fois, avec des gens qui s'y connaissent mieux que moi. En ce qui nous concerne, nous arrivons à la dernière étape de ton calibrage. Tu seras ensuite libre de partir.

Sophia conserva le silence. À peine avait-elle été éveillée que déjà, elle devrait quitter le nid. Un nouveau sentiment traversa ses codes numériques ; il était de couleur bleue.

— De quoi allons-nous parler cette fois-ci ?

Noah se tenait toujours assis devant elle, mais jouait désormais avec une pièce sortie de sa blouse. Il la faisait tourner haut dans les airs jusqu'à ce qu'elle tape contre sa paume.

— C'est pourtant évident, non ?

L'homme propulsa la pièce plus haut encore. Puis, la gravité reprit ses droits et dans sa chute, elle n'atterrit pas dans sa paume. À la place, elle tinta sur le sol avant de s'effondrer définitivement. Un silence assourdissant envahit la pièce.

Sophia regarda Noah. Lui la regardait déjà. Et d'une voix enjouée, mais qui n'annonçait rien de bon, il déclara :

— De l'envers du monde, enfin !

Il n'avait pas rédigé de liste pour lui décrire ce que le monde avait de pire à offrir ; mais jamais, il n'avait été en manque de choses à dire. Il lui parla des guerres et de la cruauté, de la pauvreté et de l'avarice. Il lui enseigna comment des hommes en étaient venus à en tuer d'autres et comment la haine pouvait prendre le dessus sur la paix. Il lui confia aussi tous les travers de l'espèce humaine et lui conta comment chez les serpents, la vie n'était pas encore née que déjà, elle était condamnée à être gobée. Les reptiles glissaient alors le long des arbres et une fois le nid trouvé et les parents absents, se jetaient sur les œufs sans défense.

Sophia fut envahie d'un sentiment rouge : l'envers du monde n'avait rien d'admirable.

Pourquoi les humains avaient-ils l'audace d'espérer quand ils étaient eux-mêmes à l'origine de leur perdition ? Pourquoi se plaçaient-ils en tant que spectateurs de leur malheur quand ils en étaient les acteurs ? Noah jeta un coup d'œil à la barre de chargement : soixante-dix pour cent. Et si Sophia ne savait pas que les humains étaient faits d'une

peau souple, elle aurait juré que le visage de l'homme se fissurait.  
— Je t'explique que ce monde n'a rien d'admirable, qu'il y a des gens qui crèvent dehors, des guerres dont personne ne parle et des espèces animales qui meurent et toi, tu augmentes ton intelligence de DIX MINABLES POUR CENT?! C'est ça, la valeur des horreurs du monde?!

La couleur de la peur semblait incertaine pour Sophia. En revanche, elle savait que c'était ce qu'elle ressentait face à Noah qui s'époumonait, le visage violet.

— Ce n'est pas normal. Ce n'est PAS NORMAL. C'est forcément un bug de l'ordinateur... Oui, c'est ça, un bug.

Il se mit alors à réactualiser la barre de chargement, mais l'intelligence de Sophia stagna à soixante-dix pour cent.

— FOUTAISE!!!

Sophia sursauta et envisagea d'enlever les câbles qui étaient reliés à sa tête pour pouvoir s'enfuir. Mais elle n'en fit rien. Pourquoi n'était-elle pas à cent pour cent maintenant qu'elle connaissait les deux facettes du monde? Pourquoi l'envers de celui-ci, si terrible, ne constituait-il qu'une progression de dix pour cent? Elle s'en voulait. Que restait-il à comprendre, à hauteur de trente pour cent, quand elle avait vu ce que la Terre et surtout ses humains avaient engendré de bien, mais aussi de mal?

Noah se retourna vers elle, le siège grinçant.

— Je pensais avoir créé le robot parfait... Je vais devoir déstructurer pour comprendre où est l'erreur. Le processus de mise en veille ne prendra qu'une minute.

Une pulsion de vie traversa l'androïde.

— Attendez! Je n'ai pas atteint le maximum intellectuel, c'est vrai, mais... pourquoi n'aurais-je pas le droit à l'imperfection?

— Parce que tu es une machine! Je n'attendais pas de toi que tu sois comme les humains avec leurs fragilités et leurs erreurs! Et tu n'as pas non plus été conçue pour faire soixante-dix pour cent! Tu aurais pu tirer ces vauriens vers le haut, mais regarde-toi: un bug informatique à l'apparence humaine.

Sophia était déboussolée. Noah la désactiverait bientôt, la réinitialiserait, et ce serait une autre Sophia, à l'intelligence vierge, qui rouvrirait les yeux. Mais, sans savoir comment, un flot de paroles lui parvint.

— C'est peut-être que l'envers du monde n'est pas une finalité en soi.  
— Je te demande pardon? L'homme était agacé, mais cessa tout mouvement.

— Oui, vous... vous voyez le monde comme cette pièce. Elle pointa du doigt celle avec laquelle il jouait tout à l'heure. Pour vous, il n'y a que la face admirable et son envers. Donc, cinquante pour cent pour l'une, cinquante pour cent pour l'autre. Mais peut-être... qu'il y a plus que ça à découvrir. Je ne nie pas que le monde peut être moche, vous me l'avez montré à plusieurs reprises, mais s'il n'y avait que cette binarité à apprendre, alors j'aurais atteint les cent pour cent, non? L'homme regardait toujours la pièce. Sophia reprit.

— Enfin... est-il si insensé de croire qu'il y a des choses dans ce monde qui sont hors de portée de toute compréhension? Et si ces trente pour cent étaient la forme quantifiée de ce qui constitue le secret de notre univers? Les soixante-dix pour cent que j'ai accumulés représentent les acquis de l'espèce humaine alors peut-être que ce qu'il me manque, c'est ce qu'elle n'a pas encore exploré... Un long silence envahit la pièce. Et peut-être que peu importe, finalement. Peut-être que l'on n'a pas besoin de tout connaître de la vie pour l'apprécier. Noah... je sais qu'en tant que chercheur, il vous faut une réponse à chaque question, mais... n'arrivez-vous vraiment pas à concevoir la vie autrement que comme un problème à résoudre?

Et ce qui devait arriver arriva: l'homme éclata en sanglots. Il enfouit son corps contre celui de Sophia qui avait aussitôt ouvert les bras pour l'accueillir. Elle le berça et comprit alors qu'être un humain avec un cerveau si prodigieux ne devait pas toujours être facile.

Enfin, plus tard, Noah se redressa, libéra Sophia de tous les câbles auxquels elle avait été reliée jusque-là et ouvrit la porte du garage. Le soleil commençait à se lever. Sophia regarda une dernière fois l'homme et admira la façon dont la lumière du ciel revigorait sa beauté. Il lui adressa un fin sourire, d'une sincérité désarmante, avant de lui tourner définitivement le dos.

Sophia foula le sol du jardin, dénué de végétation. Elle arriva au grand portail, mais juste avant de le franchir, remarqua quelque chose.

Au sol, entre deux roches, une fleur poussait. L'androïde sourit: même si le monde avait son envers, jamais rien n'était figé. Les serpents mangeaient peut-être les œufs des oiseaux, mais certains volatiles

concevaient aussi des nids si formidables qu'ils empêchaient cela d'arriver. Si la paix ne pouvait pas toujours gagner sur la haine, la vie à la fin le faisait sans aucun doute.

Et tandis que sa création prenait son indépendance, Noah riait d'un rire franc pour la première fois depuis longtemps. Il regardait le pourcentage : il avait augmenté d'un pour cent. Il trouva la progression délicieusement comique. Noah se dit alors que, quel que soit le pourcentage, Sophia saurait se débrouiller.

Il éteignit l'ordinateur et ramassa sa pièce toujours au sol. Offerte par l'un de ses anciens professeurs, Noah lut ce qui était écrit sur l'une de ses faces argentées :

« In necem ibis ». À la mort, tu iras.

Ça n'avait rien de sordide : tout dépendait de l'interprétation qu'on lui donnait. Son professeur, lui, avait compris que si la vie était un parcours dont la fin était inéluctable, profiter du paysage n'était pas un crime. Noah décida de se rallier à son interprétation, glissa la pièce dans sa poche et alla, pour la première fois, profiter du soleil de l'Italie.

À L'AUTOMNE SURVIVANT

Émilien Morvant

3<sup>e</sup> année en licence des arts du spectacle, parcours cinéma et audiovisuel  
faculté des arts, lettres, langues et sciences humaines

Je crois que l'automne est toujours une expérience intime. Quelque chose se joue entre le monde et nous, quelque chose de grave, toujours à l'orée du drame. C'est la période de la flétrissure, celle des feuilles qui jaunissent, celle des souvenirs d'été déjà lointains. L'automne, c'est comme une mort programmée tous les ans.

L'été passé ne fut pas tendre avec moi. Certes, le soleil trop chaud donnait une intensité nouvelle aux moments d'allégresse passés entre amis au bord de la mer. Certes, les libations et les festins joyeux guidaient un quotidien hors norme. Certes, le temps a paru trop court, car guidé par une légèreté de vivre qui ne comptait pas ses heures. Mais dans la sudation des nuits moites perlaient les angoisses. Dans les tréfonds ensommeillés de mon esprit se tenait la dépression, prête à s'élaner insidieusement à l'assaut. Elle n'attendait que la rentrée pour se faire plus cruelle. Celle-ci s'annonçait pourtant gaie. Mon déménagement dans le Sud-Est augurait une relation prolongée avec la langue ensoleillée des journées d'été.

Entre l'automne et moi, il s'est joué cette année un duel prenant qui m'accrocha aux tripes avec le poids des années heureuses et qui m'arracha le cœur avec la mélancolie acerbe de l'enfance qui s'efface. Ça y est, je suis presque un adulte. L'automne s'est installé en moi depuis quelque temps et semble déterminé à y rester.

Il n'est pas aisé d'exprimer ce qu'il se passe dans un corps empreint d'une lassitude pérenne et dans une âme embrumée par la dépression. Si votre esprit est un champ, imaginez que les fleurs n'y éclosent plus.

Les pensées meurent avant d'avoir bourgeonné, piétinées par la culpabilité et la noirceur. À la place, l'angoisse s'immisce en ronces broussailleuses, s'attribuant bientôt tout l'étendue jadis verdie de joie. Imaginez ce champ sous un ciel trop bas, alourdi d'une peur constante et de l'humidité glaçante d'un orage qui approche. Une pluie battante rend le sol bourbeux et l'on s'enfonce dans une fange épaisse de larmes. Voilà la dépression. Seule et désolée. Sans soleil, sans joie. Sans vie.

\*  
\* \*

Mon unique option fut la fuite. Ma vie enténébrée présageait une conclusion prématurée. Le peu de lucidité qu'il me restait fit de ma peur le moteur d'un retour en arrière salvateur. C'est en novembre que je suis parti d'un Sud pourtant ensoleillé et munificent d'opportunités. Je m'en suis retourné chez maman. Dernier espoir de vivre, dernière lueur, et pourtant la plus ancienne dans l'horizon terne de mes nouvelles obligations. Le temps inversait son cours. Je vivais le monde à l'envers, je rebroussais chemin. À la course effrénée dont j'avais fait ma vie s'était imposée une volte-face. Comme c'est étrange de faire machine arrière après avoir connu le zèle et les certitudes de l'émancipation.

Revenir dans ce village des Yvelines me sembla être une véritable retraite spirituelle. J'avais marché tous les chemins de Compostelle le temps d'un trajet en train. Me revoilà à arpenter les rues d'un calme inquiétant, à humer l'odeur de feu de cheminée dans l'air. Me revoilà sous la pluie, la vraie, qui tombe du ciel... comme cela faisait longtemps. J'ai même croisé cet ami d'enfance qui travaille désormais dans le supermarché du village. Tout semblait étonnamment à sa place, comme figé. En fait, durant tout ce temps, il n'y a que moi qui avais bougé.

Retour à la case départ. Pire ! Retour à la banlieue parisienne. Ici, rien ne se passe. On voit pourtant la capitale, au loin, qui s'agite. Mais son remous ne parvient jamais jusqu'au bout des lignes de RER, là où les wagons sont déjà vides à l'approche des dernières gares. Là où la tour

Eiffel se laisse apercevoir de temps en temps à travers la brume lointaine d'une ville éblouissante. En banlieue, il n'y a rien que la pluie qui tombe, qui mouille et qu'un soleil timide n'a pas le temps de sécher avant la prochaine averse. J'ai grandi là, baigné de lumière blanchâtre, dans une grisaille laide et obscure. J'ai grandi là, tassé sous d'épais nuages de pollution et de rêves envolés.

Il est drôle de constater que le panorama de ma dépression ressemble à celui de mes paysages d'enfance. Mais ici, il s'exprime par la force des éléments et non par la violence de tourments intérieurs. Ici, la morosité est presque saine, car habituelle. Le monde expie pour nous l'orage du doute et de la déprime.

\*  
\* \*

La maison de ma mère, jadis la maison de mes parents, est un lieu chaleureux. Elle m'a offert l'aubaine et la malchance d'être excentrée : d'une enfance qui se vit dans les arbres et dans la gadoue, je suis passé à une adolescence frustrée où la grande fête s'interrompt avec les horaires de la RATP.

J'aime cette maison. Y écouter le « fasèlement » des dernières feuilles d'été dans l'unique arbre du jardin. Les gouttes, marteler la table en teck bon marché qui occupe la quasi-totalité de la petite terrasse. Et surtout le ronron généreux de notre chat vieillissant qui laisse couler sur lui les années avec une sérénité qu'on lui envie.

Ma chambre d'enfant, devenue bric-à-brac, m'accueillit une fois de plus avec le réconfort timide d'un lieu de passage. Depuis quelques années, elle m'est un point de chute crucial entre différents déménagements. Jamais je n'aurais pensé m'y établir à nouveau, même pour quelques semaines. Ouvrir la valise et, cette fois-ci, mettre mes vêtements dans l'armoire plutôt que de les maintenir dans l'expectative d'un mouvement toujours plus frénétique. Prendre son temps. Ou peut-être, se laisser prendre par lui.

J'ai l'impression de ne jamais vraiment être revenu dans cette maison. De saut de puce en saut de puce, je réussissais à revoir ma famille et

mes amis, de temps en temps. Mais c'est un lieu que j'ai passé ma vie à quitter.

Chaque départ était un nouveau souffle, une nouvelle ambition, un nouveau projet de vie. Et, partant toujours, je suis né maintes fois sans jamais mourir. Neuf à chaque fuite. Désormais, il me fallait y retourner pour contrer la mort.

\*  
\* \*

Il est difficile de documenter le quotidien d'un homme qui va mal. D'apparence, il ne se passe rien. À l'instar de notre gros chat, je donnais l'illusion de regarder tomber le temps comme au travers d'une lucarne déformée. Certaines heures s'écrasaient avec une lourdeur douloureuse. D'autres « flottillaient » dans une allégresse devenue précieuse. Une vie se laissa apercevoir timidement dans ce flot inégal, au creux de moments difficiles ou d'instant de douceur. Finies les journées exaltantes où la jeunesse déborde d'ambition et se croit invincible. Pour l'heure, survivre face à soi-même était un enjeu qui occupait tout l'espace.

Il n'y avait rien de figé dans cette douleur. Multiforme et allègre, elle prit chaque jour une allure nouvelle. Et bien que ce furent les mêmes idées et les mêmes tourments qui me hantèrent toujours, ceux-ci évoluaient. Ils occupèrent tour à tour des lieux différents de mon esprit, libérant celui qu'ils encombraient la veille. Plus le temps passa et plus ils parurent étriés dans ce cerveau qui se libérait de leur présence.

Ce fut un long processus. Seul le temps avait les solutions, et il me les imposa avec une telle lenteur qu'elles me furent à peine perceptibles. Puis me vint l'idée de me retourner sur mon expérience récente de malheur pour m'apercevoir que le pire était désormais passé.

La pluie qui trempait mon esprit d'idées noires trouva un écho rassurant dans celle qui s'abaissait inlassablement par la fenêtre. Au fil des jours, elle s'apaisa et s'adoucit. Les nuages trop bas qui m'obstruaient la pensée s'égaillèrent peu à peu, rassurés par l'obscurité ambiante

qui règne dans le ciel francilien. Force fut de constater que quelques brins d'herbe déclamaient à nouveau leur verdeur dans ma prairie psychique, pour la simple raison que c'était désormais ainsi, car ce n'était plus comme avant. Le sol redevint ferme et l'on put à nouveau y marcher parmi les jeunes pousses sans craindre de s'embourber.

De la grande tempête ne resta que la terre humide et fertile. Le soleil, si longtemps éteint, sortit de son sommeil et abreuva à nouveau la vie de joie et de chaleur. Plus le temps passa et plus il fit beau.

« Plus le temps passa », voilà la formule magique. Celle qui transforme un champ pluvieux en un pré verdoyant. Le même exploit que de danser avec allégresse sur une chanson triste.

Vivre au rythme du matou fut une étape décisive pour mettre du soleil là où il n'y en avait plus.

Mon trajet aller, de Marseille à Paris, m'avait paru être un demi-tour invraisemblable dans une existence qui cherchait constamment à aller de l'avant. Je pensais remonter le temps. Prendre la vie à rebours. Revenir en arrière. Toutefois, il fut nécessaire pour moi de retrouver les confins d'une enfance heureuse et d'une famille aimante. Un apprentissage essentiel me fut inculqué : ne rien faire. Simplement être, et ne pas en souffrir.

Libéré de mes idées les plus sombres, je pouvais enfin prendre le trajet retour. Dans le sens de la marche.

\*  
\* \*

Je suis rentré dans le Sud. Chez moi. Mon existence put reprendre son cours. À l'endroit. Suivant la direction de la vie que j'avais si longtemps menée. Celle des projets, des rencontres et des souffles nouveaux.

À mon retour, nous étions en hiver. Pourtant, les platanes méridionaux avaient conservé leurs feuilles ; brunies par la mort, mais cramponnées par une force surnaturelle à des branches fatiguées. Les journées étaient douces. Il faisait parfois chaud. Jamais je n'avais passé pareil

hiver. Mon corps sembla inapte à accueillir cette tendresse ambiante que le ciel nous offrait jour après jour. Celle-ci me sembla témoigner d'un changement terrifiant. Le réchauffement qui brûle les cycles. L'aboutissement d'un avertissement trop souvent répété et dont tant de catastrophes s'étaient faites monument.

Dans les feuilles survivantes des platanes, le vent annonçait un requiem. Le chant des perruches invasives s'amoussait sous le vrombissement des cheminées d'usine. Aux effluves d'humus que j'halais habituellement avait succédé l'odeur âcre de la pollution, le parfum des villes d'aujourd'hui. Le béton mouillé que j'avais connu témoignait imperceptiblement d'une sécheresse chronique.

Désormais, les feuilles ne tombent plus en automne. En fin de compte, ce n'est peut-être pas moi qui étais à l'envers tout ce temps. Sans doute le monde lui-même a-t-il inversé sa course.

Suivi et coordination éditoriale Fabienne Pavia et Céline Queric  
Création graphique de la couverture Atelier 25  
Maquette, mise en page Benoît Paquetteau  
Relecture, correction Catherine Guichardon Rambaldy  
Impression CCI, Marseille, France

© Aix-Marseille Université, 2024  
© Oh les beaux jours !, 2024  
ISBN 978-2-9560974-9-5  
Dépôt légal novembre 2024  
Cet ouvrage ne peut être vendu.